

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8^{ME} ANNÉE, No 390—SAMEDI, 24 OCTOBRE 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



PARIS.—SALON DE 1891 : JÉSUS ENFANT DEVANT LES DOCTEURS
Statue en marbre de Raoul Larche

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 24 OCTOBRE 1891

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Lédieu.—Appel à la charité, par J. L. Boissonault.—Poésie : Octobre, par François Coppée.—La fiancée du roi des mers (conte), par Paul Calmet.—Mosaïque, par Eugène Muller.—Eclairs, par Louis Doré.—La science récréative (avec gravure), par le Dr Paul Sapiens.—Seul dans la nuit, par Grazzella.—A travers le Canada : Le lac Brûlé, par J. O. Lamert.—Charles Stewart Parnell, chef du parti Irlandais, par J. St-E.—Jésus enfant parmi les docteurs.—Bibliographie, par Jules Saint-Elme.—Primes du mois de septembre : Liste des réclamants. Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson.—Carmen (suite).—Jeux d'esprit, Problèmes d'échecs et de Dames.

GRAVURES.—Salon de 1891 : Jésus enfant devient les docteurs.—Portrait de M. Parnell.—Les grandes manœuvres de l'armée française : M. le président Carnot remettant la médaille militaire aux généraux de Gallifet et Davout ; Les attachés militaires présents aux grands manœuvres ; Les officiers étrangers visitant les cantonnements ; Défilé des divisions de cavalerie indépendante : les Dragons.—Gravure du feuilleton.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



J'avais depuis longtemps entendu parler de Comeau, le grand chasseur de la côte nord, et je désirais depuis longtemps aussi le voir, quand enfin j'ai eu le plaisir de lui serrer la main.

Je regrette même de ne pouvoir publier son portrait dans le MONDE ILLUSTRÉ.

Comeau est connu dans toute l'Amérique, et même au Canada, son pays natal, ce qui peut paraître étrange à certaines personnes.

Napoléon-Alexandre Comeau est né en 1848 aux Ilets Jérémie, là-bas, au loin, du côté de Betsiamis et il a toujours vécu sur cette triste côte nord que Jacques Cartier croyait être "la terre que Dieu donna à Cain."

On se fait à tout cependant, paraît-il, puisque Comeau a encore bon pied, bon œil, et qu'il semble très satisfait de son sort.

C'est à onze ans, à l'âge où nous nous occupions de cerfs-volants et de toupies, qu'il a débuté dans la vie d'une manière officielle, alors qu'il fut nommé gardien de la rivière Godbout par le propriétaire de ce cours d'eau, le révérend William Hagar Adamson, chapelain de l'assemblée Législative, et c'est là qu'il restait tout l'été, seul, avec un chien.

Comment il a réussi à se tirer d'affaire, c'est ce que je ne m'explique pas, mais il y est arrivé, puisqu'il vit encore. L'hiver, il allait chez son père à la Baie Trinité, pas pour longtemps, puisqu'à l'âge de seize ans il partit un beau matin de septembre, avec son frère plus jeune que lui, pour chasser dans les bois et qu'il ne revint que le 4 juin de l'année suivante. Ils rapportèrent pour cinq cents piastres de fourrures.

Il mena cette vie de pêcheur et de trappeur pendant douze ans, s'enfonçant dans l'intérieur, liant des relations avec les Montagnais et les Naskapis, et apprenant à étudier la nature, les mœurs des oiseaux et des fauves, tout en gagnant bien sa vie car c'est un tireur de premier ordre et toute bête visée par lui est vite à terre.

Un beau jour il se décida à faire comme tout le monde, il se maria et se fixa définitivement à la rivière Godbout, sa chère rivière qu'il aime tant. Il en est toujours le gardien.

Il m'a conté ses grandes chasses et ses pêches remarquables.

En 1876 il a tiré environ deux mille cinq cents perdrix blanches.

Sa plus belle pêche a été de 57 saumons, à la mouche, en une journée.

Entre temps, quand il n'a rien à faire, Comeau s'amuse à sauver les gens qui se noient. C'est un amusement comme un autre.

Voici quelques uns de ses sauvetages :

En 1871 sauvé deux jeunes sauvages.

" 1872 " un métis nommé Thibault.

" 1876 " Adolphe Morin.

" 1878 " quatre personnes, (riv. Godbout)

" 1886 " deux jeunes gens (Labrie).

Comeau a reçu plusieurs décorations en récompense de sa bravoure et de son courage : Médaille d'argent du Lieutenant Gouverneur Masson ; médaille de bronze de la *Royal Human society* ; médaille d'argent des sauveteurs de Nice ; une lunette marine, avec inscription, du gouvernement canadien.

Il est membre de la *American Ornithologist Union* et membre honoraire de la société de géographie de Québec, etc., etc.

Ce n'est pas le premier venu que Comeau et je vous assure que l'on passe de bonnes heures à l'écouter.

** Les Juifs continuent toujours à occuper une partie de l'attention des autorités canadiennes.

Quelques uns possédant un léger pécule débarquent sans encombre et s'en vont à l'aventure chercher fortune dans un coin quelconque du pays ; beaucoup sont ramenés au navire qui leur a fait traverser la mer, et on me dit même qu'une demi douzaine à peu près ont été envoyés en prison pour avoir confondu le mien, le tien et le sien.

On semble partout décidé à repousser cette immigration forcée et cet ostracisme contraire à la liberté n'a pas manqué de provoquer des discussions assez vives.

C'est surtout en Angleterre que la question est étudiée avec le plus de soin, car c'est Londres qui souffre le plus de la présence des sémites.

Il existe en effet dans la capitale anglaise des industriels ou des intermédiaires, dit M. des Rotours, qui entreprennent certains travaux de confection, de chemiserie, de confection, par exemple, et les font exécuter par les ouvriers les plus pauvres. Ils obtiennent ainsi un travail excessif, dans des conditions détestables de salubrité et pour un prix dérisoire. " Les souffrances des existences silencieuses qui se consomment ainsi sans soulagement et sans espoir peuvent difficilement être exagérées. De ces êtres mal nourris, enfermés dans des locaux malsains, on arrive à exiger dix huit et vingt heures de travail. Les Juifs russes et polonais sont très nombreux dans ce milieu, et le principal reproche qu'on puisse leur adresser, c'est qu'ils se contentent de salaires tout à fait insuffisants pour vivre."

Il y a là en effet un danger pour les ouvriers qui se ressentent évidemment de cette concurrence et à une assemblée publique qui a eu lieu dernièrement pour discuter cette question, un orateur anglais a été jusqu'à dire : " Il ne faut pas

que les nations du continent prennent l'habitude de considérer l'Angleterre comme le tas d'ordures où elles peuvent jeter leurs déchets et leurs immondices."

D'un autre côté on est surpris de voir ces mêmes Anglais accuser le tzar d'intolérance à l'égard des Juifs puisque eux mêmes veulent les chasser. Si l'exercice de ce droit est bon pour les citoyens de Londres, en quoi serait-il mauvais pour l'empereur de Russie.

** Ces inconséquences se voient partout et prouvent qu'en fin de compte les idées de liberté sont de peu de poids quand il s'agit de la lutte pour la vie, de l'intérêt personnel.

Ne voyons-nous pas la libre Amérique défendre l'immigration du Chinois !

Ce n'est pas la première fois, du reste, que les Juifs sont chassés de la Russie.

Pierre-le Grand leur avait permis l'accès de son empire, mais ils en furent chassés en 1743. Ils rentrèrent sous Catherine II et furent de nouveau bannis par Nicolas, pour revenir bientôt les uns après les autres, et l'on est étonné de constater que, malgré ces persécutions, ils se soient multipliés comme ils l'ont fait, puisque le dernier recensement a prouvé qu'il y en avait cinquante millions en Russie seulement.

Maintenant que l'on commence à voir un peu clair dans cette affaire du nouveau bannissement ordonné par Alexandre III, on constate que l'on a beaucoup exagéré les choses.

On n'expulse pas tous les Juifs, mais on a commencé par quelques milliers ; c'est peut-être une sorte d'avertissement donné aux autres, avertissement dont ils feront bien de profiter, car le tzar n'a pas tout l'air d'un homme très entier dans ses idées.

Il ne veut plus de Juifs dans son empire, c'est là sa décision, mais il n'entend pas les réduire au désespoir tout d'un coup, et la preuve c'est qu'il a déclaré être très sympathique au projet d'émigration du baron Hirsh.

Ce baron, très riche, a constitué à Londres une société, l'*Association juive de colonisation*, au capital de dix millions de dollars, dont il est le principal actionnaire, puisqu'il a versé plus de neuf dixième de la somme totale.

Cette association a pour but " d'aider et d'encourager l'émigration des Juifs de toutes les régions de l'Europe et de l'Asie, et principalement des pays où ils peuvent, à un moment déterminé, être frappés de taxes spéciales ou d'incapacités politiques ou autres, et de former et d'établir, dans diverses régions de l'Amérique du Nord et du Sud, des colonies agricoles, commerciales et autres."

Tout cela est très bien, mais il reste à savoir si l'Amérique consentira à les recevoir.

** A propos de Juifs, je viens justement de lire un article bibliographique que je vous citerai in extenso.

Il s'agit d'un poème de Ed. Grenier (1857), intitulé : *La mort du Juif errant*. (Je savais qu'on l'avait perdu de vue depuis longtemps, mais j'ignorais qu'il fût mort).

Voici la note en question :

" Un soir, assis sur un rocher, le poète rêvait au soleil couchant, quand il aperçut

Un voyageur monter, calme et silencieux,
Le sentier verdoyant qui va de pente en pente,
Et du fond du vallon jusqu'aux chalets serpente.
Quand il fut à deux pas, un salut de la main
M'indiqua qu'il voulait poursuivre son chemin ;
Mais moi : " Tu viens à temps pour éviter l'orage,
Lui dis-je ; entre avec moi dans mon humble ermitage.
Tu ne peux pas aller plus loin ; car le sentier,
Avant une heure au moins, n'atteint pas le glacier ;
Et sur l'autre sentier tu marches aisément,
Sans trouver les premiers chalets, jusqu'à l'aurore."
L'étranger s'arrêta comme indécis. Ses yeux,
Jetèrent un regard rapide sur les cieux.
Puis sur moi. Je sentis que son œil, plein de flamme,
Voulait interroger jusqu'au fond de mon âme.
Il secoua la tête et dit : " Tu ne sais pas
Quel est ce voyageur dont tu retiens les pas.
A quoi bon, arrêté par ta douce prière,
Franchirais-je avec toi ta porte hospitalière,
Si mon nom prononcé doit glacer cet accueil
Et me forcer bientôt à repasser ton seuil ?"

" Il entre cependant, et son hôte ne tarde pas à l'interroger sur son nom fatal et sur sa destinée mystérieuse.

" Ce récit sera court, dit-il d'un ton profond ; Car mon nom seul suffit pour dire mon histoire. " Et baissant ses longs cils sur sa prunelle noire, Il se tut, puis enfin reprit en soupirant : " Je me nomme Ahasver et suis le Juif errant ! "

" Cet aveu n'effraye pas le poète, qui l'engage à poursuivre son récit et à lui conter ses souffrances depuis le jour où le Christ l'a maudit. Il a d'abord perdu tous ceux qui lui étaient chers, sa femme, son dernier fils, le doux Emmanuel, dont le souvenir le poursuit partout, sans que rien puisse le consoler jamais. En horreur à ses concitoyens, il fuit la Judée et commence son douloureux pèlerinage. Pendant longtemps il maudit les hommes et lance contre eux ses sarcasmes ; mais un soir, à Rome, pendant qu'il erre au Colisée, l'angelus sonne, il est ému, attendri, il entend la voix du Christ se mêlant aux harmonies de la nature : il tombe à genoux et s'avoue vaincu. Ce récit de ses malheurs et de sa conversion a touché son hôte, qui lui demande avec instance de lui parler encore de Jésus, puisqu'il est le seul homme qui l'ait vu. Mais le Christ lui-même apparaît tout à coup aux deux interlocuteurs, et vient annoncer au Juif errant que son crime est enfin expié :

" J'apporte le pardon, prix de ton repentir. Sois heureux ! Maintenant, tu peux enfin mourir.

" Et le vieillard s'éteint en effet sous la main du Christ. Le lendemain, le poète va l'ensevelir sur la cime la plus escarpée de la montagne.

Et c'est là qu'il repose, inconnu, solitaire, Perdu dans la nuée, au-dessus de la terre ! Nul monument funèbre, attirant le regard, Ne révèle sa tombe au pas du montagnard. Le glacier que défend cette gorge isolée En est le seul gardien et le seul mausolée.

Cet aperçu du poème donne envie de le lire tout entier. Mais où le trouver ?

* * Je vous parlais, il y a quinze jours, de l'opportunité, pour ne pas dire plus, qu'il y avait eu de poursuivre un journaliste à propos de la publication d'une aventure prêtée à l'un des fils du prince de Galles, et les dernières nouvelles de Londres me donnent un peu raison quand je disais qu'un prince avait pu faire un peu la fête, tout comme un simple mortel.

On annonce, en effet, que le fils aîné du prince de Galles est très gravement compromis dans une affaire galante et que, si l'on n'étouffe pas l'enquête, selon l'usage, le public en apprendra de belles.

Mais on étouffera l'affaire.



APPEL A LA CHARITÉ

Nous venons d'apprendre par la voix des journaux le malheur qui a frappé l'élément catholique et français de Manitoba, dans une des plus belles et plus importantes institutions. La main de l'infortune s'est appesantie sur cette malheureuse contrée, pourtant fécondée par les plus saints dévouements, purifiée par les larmes et le sang de nos martyrs. Après les jours nébuleux de la persécution la plus vile, la plus lâche qu'une nation puisse endurer, après les luttes et les combats entraînés par une politique néfaste, voilà que l'aiguillon d'une infortune nouvelle vient tourmenter la patience et l'imperturbable énergie de nos frères de là-bas.

Il n'y a pas encore bien longtemps, un homme à l'esprit chrétien, aux aspirations élevées, d'une volonté tenace, déployant l'étendard de la foi et du patriotisme, s'enfonçait dans les profondeurs de l'Ouest pour servir la cause de Dieu et de sa na-

tion. La noblesse de son cœur, qui n'avait d'égale que l'élévation de sa pensée, entraînait avec lui, et ces braves compagnons, ce courant de sympathies populaires qui encourage et fortifie. Cet homme, ce brave, c'était Dom Benoit, une des lumières dont s'honore le clergé.

Ce patriote et savant abbé, en suivant d'un œil observateur la marche des événements qui se déroulaient dans les horizons de la province de Manitoba, sentit qu'un jour la partie française et catholique, sans cesse rongée par les dents empoisonnées de la persécution, finirait par s'éteindre, si des institutions fortes et solides n'étaient créées pour en assurer la conservation. Il voyait avec une noble ambition le grand archevêque de Saint-Boniface, debout sur les remparts de notre religion et de notre nationalité, brandissant les armes meurtrières de la vérité et de la justice, tenir en échec ses ennemis conjurés.

Il voyait cette glorieuse phalange de missionnaires, couvrant de leur bannière victorieuse les populations confiées à leur garde, tantôt pourchassant, sans trêve ni merci, le prince des ténébres au sein de son empire, pour ramener à Dieu des légions de chrétiens, tantôt luttant avec des politiciens iniques et astucieux et les forçant à respecter la justice et l'honneur. Il voyait tout le déploiement de l'activité des fidèles, qui dans l'espoir de voir un jour le succès couronner leurs efforts, ne perdaient jamais l'occasion de s'affermir sur ces plaines où le nom français avait des droits incontestables. Le savant abbé, donc, dominé par l'imposante majesté de cette lutte, où le faible et l'opprimé disputaient au fort et au persécuteur le droit de vivre et de grandir en liberté, voulut aller moissonner sa part de lauriers en combattant pour cette cause, la plus sainte des causes, et en jetant une nouvelle forteresse où les luttateurs viendraient retremper leurs forces.

Entraîné par ce sentiment, rien ne l'arrête dans son irrévocable résolution ; son esprit a conçu le projet, son courage l'entreprend, sa constance en promet l'accomplissement. Que les obstacles se dressent devant lui, il les franchira. Que des tempêtes s'agitent autour de son nom, il les calmera. Que les passions inassouvies, les instincts révolutionnaires se réveillent, il les apaisera, car son œuvre qui a pour naissance un principe aussi élevé que la religion et la patrie, ne saurait être sujette à l'inconstance des hommes.

Re'igion ! Patrie ! quelle puissance de fascination vous exercez sur l'intelligence ! Par vos charmes divins, par l'odeur de vos parfums, vous entraînez les grandes âmes à votre suite, à travers les voies les plus difficiles. Vous inspirez des sacrifices qui provoquent l'étonnement. Pour vous servir, on va jusqu'à l'immolation du bonheur personnel.

C'est ainsi que Dom Benoit a subi ces fortes influences en se condamnant aux plus durs labeurs, aux plus sévères privations, dans l'unique but de propager, de faire aimer avec passion les salutaires enseignements de l'une, les séductions entraînantes de l'autre.

Bientôt, à la joie de tous ses compatriotes, il jette les fondements de son institution qui devait être une source où s'alimenterait et se renouvelerait la sève de la vie nationale. Ce monastère de Notre-Dame de Lourdes, humble en apparence, était destiné à préparer des recrues au clergé qui est notre force sociale par excellence, et rassembler à l'Etat des phalanges de lévites, jaloux de nos belles traditions et amoureux de nos libertés. Le projet de Dom Benoit fut épousé par tous les hommes de bonne volonté, les sympathies, les secours lui arrivèrent de toutes les sources de la charité, et avec une confiance née de l'admiration, les Manitobains lui promirent leur attachement et leur appui.

Il n'en fallait pas davantage pour élever comme par enchantement cette institution et lui assurer, dès le commencement, une force, une stabilité constantes.

Oui, l'œuvre de Dom Benoit avait déjà pris racine dans les prairies de l'Ouest ; chaque jour, elle recevait des adhésions nouvelles ; chaque jour elle voyait reculer les limites de sa sphère où se déployait le zèle de ses défenseurs ; chaque jour elle portait des fruits abondants et substantiels.

Mais Dieu, dont les desseins sont insondables, qui se plaît à visiter ses plus fidèles serviteurs, voulut sans doute élever dans l'opinion publique et faire briller d'un nouvel éclat la grandeur d'âme de Dom Benoit, en le frappant de la plus terrible des épreuves, la destruction de son monastère et de son église. En quelques heures, un incendie dévora ce que le dévouement, l'abnégation, l'esprit de sacrifice avaient édifié : tout, tout s'effondrait sous l'impétuosité de l'élément destructeur. Aux horribles crépitements de la flamme cherchant sa proie, au milieu des plaintes de la brise étouffée sous des nuages d'étincelles, pendant que ce brasier ardent de ses sinistres lueurs teignait l'horizon, de quelles angoisses a dû souffrir le cœur de ces bons Pères à la vue d'un tel désastre ! Non seulement ils perdaient leur monastère, mais tout leur mobilier, mais tout ce qu'il possédait. Ils étaient redevenus plus pauvres que les pauvres qu'ils allaient consoler.

Un tel sinistre ne devait-il pas abattre les plus fermes courages ? Non, ces hommes savent que la main qui frappe est aussi la main qui fortifie. Loin de se laisser choir sur la pente du découragement, en face de ces noirs décombres qui ne leur parlent plus que le langage de la douleur et de la mort, ils se sont dit : " Cet incendie ne sera pas le couronnement de nos sacrifices. Nous rebâtirons. "

Aussitôt, ils se mettent à l'œuvre avec un courage nouveau. Leur activité jaillit en mille tentatives ; chaque jour des obstacles sont renversés. Mais le projet de reconstruction que nourrit Dom Benoit est d'un accomplissement si difficile, que bien des jours s'écouleront peut-être avant qu'il soit réalisé. Ces bons Pères, qui n'ont presque rien sauvé de la destruction, comment pourront-ils relever promptement leur petit sanctuaire et leur chapelle, l'ornement et l'orgueil de Notre-Dame de Lourdes, si le peuple ne vient seconder leurs efforts ? Les germes de vie, les principes de force et de vitalité que recèlent ces cendres et ces ruines, et que le malheur n'a pas atteints, peuvent encore refleurir sous le souffle puissant de la charité chrétienne. Que le peuple ouvre une oreille attentive à l'appel fait à sa générosité !

Quoi, pourrait dire Dom Benoit, ne trouverai-je dans la nation pas un élan de cœur pour tant de dévouement, pas une consolation pour tant de souffrances, pas une aide pour relever tant de misère ? Ce peuple que l'on disait le plus généreux de la terre se sera-t-il endurci assez pour tourner le dos à l'indigence et mépriser l'aumône même quand elle peut servir à son bien ? Aurait-il oublié que sa force, sa sécurité, son bonheur ont leur source dans ces foyers de science, de vertus, de patriotisme, qu'on appelle institutions religieuses ? Aurait-il oublié ?... Mais non, un reproche si sévère ne nous est point réservé, car un courant de sympathies s'établira vers le Manitoba....

Par un secours prompt et efficace on fera disparaître les sinistres traces de cette calamité. L'Etat qui est redevable à l'Eglise de sa prospérité, de sa paix, tendra à l'Eglise une main secourable. Oui, que tout le monde s'associe de cœur à cette cause qui intéresse tout le monde. Car les difficultés qui travaillent aujourd'hui le monde social originent de l'oubli de ce principe sacré, qui est la pierre fondamentale de la société, je veux dire la charité.

Si vous voulez élever l'édifice de la félicité, pratiquez hardiment la grande loi du sacrifice du superflu pour des œuvres méritoires. Et aujourd'hui qu'il vous est donné de faire montre de votre grandeur d'âme, faites votre devoir en vous rapellant toujours que l'aumône nobilit l'homme, et que l'avarice le dégrade et l'avilit.



L'épargne est la seconde providence du genre humain. — MIRABEAU.

Tout un ciel est dans une goutte de rosée. Toute une âme est dans une larme. — ABBÉ ROUX.

En temps de passions, les partis ne savent pas s'accommoder et ne veulent que se vaincre. — BOUBELLE.



OCTOBRE

Avant que le froid glace les ruisseaux,
Et voile le ciel de couleurs moroses,
Écoute chanter les derniers oiseaux,
Regarde fleurir les dernières roses.

Octobre permet un moment encore
Que dans leur éclat les choses demeurent ;
Son couchant de pourpre et ses arbres d'or
Ont le charme pur des beautés qui meurent.

Tu sais que cela ne peut pas durer
Mon cœur ; mais, malgré la saison plaintive,
Un moment encor tâche d'espérer
Et saisis du moins l'heure fugitive ;

Bâti en Espagne un dernier château,
Oubliant l'hiver qui frappe à nos portes
Et vient balayer de son dur râteau,
Les espoirs brisés et les feuilles mortes.

FRANÇOIS COPPÉE.

LA FIANCÉE DU ROI DES MERS

(CONTÉ)

Il existait une fois un homme et une femme qui avaient deux beaux enfants : une fille et un garçon. La fille s'appelait Emma et le garçon François. La jeune Emma restait chez ses parents, et son frère était berger dans le domaine du roi. Comme un bon fils et un bon frère, François aimait tendrement ses père et mère ainsi que sa bonne sœur.

Quoiqu'il exerçât le modeste état de berger, François avait reçu une bonne instruction primaire, et il avait tant de goût pour le dessin, qu'il parvint à faire le portrait de sa sœur. Le jeune berger trompait ainsi son ennui. En voyant ce dessin, il pensait à sa belle et bonne sœur, il croyait la voir à tout instant et l'aimait davantage.

Ce dessin tomba, par hasard, entre les mains du roi qui fit appeler le jeune pâtre et lui demanda de qui était ce portrait. François lui dit que c'était celui de sa sœur.

Le roi n'ayant jamais cru qu'une beauté pareille fut sur cette terre, se sentit tout de suite pris d'amour pour cette jeune personne.

— Si ta sœur est vraiment aussi belle qu'elle apparaît dans ce dessin, va la chercher, je te promets de l'épouser.

François part aussitôt. Le cœur plein de joie, il arrive chez ses parents et dit à sa sœur :

— Il faut que tu viennes avec moi au château. Le roi veut t'épouser.

— Non, répondit Emma, je ne quitterai pas cette demeure avant que les pierres qui l'entourent ne soient broyées.

François se mit à l'œuvre, coupa les pierres, les brisa, les écrasa, les réduisit en fine poussière. C'était un très long travail. Lorsqu'il l'eût achevé :

— Viens-tu ? dit-il à Emma.

— Non, je ne partirai pas avant que toute cette laine soit filée.

François engagea des fileuses qui filèrent toute cette laine. Puis il dit à sa sœur :

— Viens-tu, maintenant ?

— Non, je ne quitterai pas cette demeure avant que le seuil de la porte ne soit usé par le frottement de ma robe.

— Ah ! voilà qui sera très long, pensa François. Sans que sa sœur le vît, il brisa le seuil de la porte comme il avait brisé les pierres.

Emma se décida enfin à partir. Elle fit un paquet de ses plus beaux habits et suivit son frère, avec son petit chien, Graindor.

Pour se rendre chez le roi, il fallait traverser la mer. A la première station, ils aperçurent la méchante sorcière *Spinturnicie*, qui les pria de l'emmener avec eux.

— Faut-il la prendre ? dit François.

— Non, répondit Emma. Ne nous associons jamais avec les méchants.

A la seconde station la mauvaise sorcière était encore là, les attendant :

— Mes enfants, mes beaux enfants, emmenez-moi avec vous, leur dit-elle.

— Ne la prenons pas. Faisons toujours les méchants, dit Emma à son frère.

A la troisième station le confiant François se laissa séduire par les belles promesses de la perfide sorcière. Emma pleurant presque de douleur, lui dit :

— Tu le veux ; à la garde de Dieu.

La sorcière entra dans la barque et s'assit entre le frère et la sœur. Elle les rendit immédiatement sourds tous deux.

La barque fendait les vagues avec rapidité ; on arriverait bientôt au château du roi.

— Chère sœur, dit François, lève-toi et rajuste ta toilette, nous verrons bientôt le palais royal.

Mais sa sœur ne l'entendit point.

— Que dit-il ? demanda-t-elle à la sorcière.

— Ton frère, répondit la méchante femme, dit que tu dois cesser de ramer et te jeter à l'eau.

Emma cessa de ramer et resta immobile sur le bateau.

Spinturnicie prit l'aviron.

Un peu plus loin, François dit à Emma :

— Lève-toi. On peut déjà voir le château où tu vas vivre heureuse et belle.

— Que dit-il ? demanda Emma.

— Il dit que tu dois te déshabiller et te précipiter dans les vagues.

La jeune fille ôta sa robe, la donna à la sorcière et resta dans le bateau.

— Nous voilà près du château, dit François, prépare-toi à descendre à terre.

Emma ayant demandé ce que disait son frère, la sorcière lui répondit :

— Il déclare qu'il faut t'arracher les yeux, te briser les bras ou te jeter dans la mer.

— Je préfère me jeter à la mer, dit tristement la jeune fille, et elle s'y jeta.

François voulut s'élaner après elle pour la sauver, mais la méchante sorcière l'en empêcha ; puis elle continua à ramer et la malheureuse Emma disparut sous les flots.

— Que faire ? s'écria François. Je n'oserai jamais me présenter chez le roi, sans la fiancée que je lui avais promise.

Le malheureux frère versait des larmes bien amères.

La sorcière lui dit :

— Présente-moi au roi comme ta sœur ; je lui ressemble d'ailleurs un peu. Je te promets en échange de riches récompenses.

Le roi était, avec sa cour, sur le bord de la mer pour attendre la belle Emma. Quand il vit François lui présentant la sorcière qui, malgré son luxe, ne pouvait dissimuler sa laideur :

— Est-ce là, vraiment, ta sœur ? dit-il.

— Oui, sire ; répondit François rougissant et baissant la tête.

— Je ne manquerai pas à ma parole, dit le prince, j'épouserai ta sœur comme je te l'ai promis ; mais tu seras puni parce que tu m'as trompé par ton portrait.

Il ordonna de jeter le pâtre dans une fosse pleine de serpents, de crapauds, de dragons et autres bêtes hideuses.

François pleurait son malheur et celui de sa pauvre et bien-aimée sœur. Mais, ô merveille ! tous ces animaux hideux qui avaient dévoré tant de criminels ne firent aucun mal à François. Au contraire, ils cherchèrent à le distraire, à le consoler et à le combler de caresses.

Les serviteurs chargés de le punir furent témoins d'un spectacle aussi étrange et aussi imprévu. Ils coururent le dire à leur maître et souverain.

— Cela est bien singulier, dit le roi ; mais c'est que peut-être ces animaux n'ont point faim, plus tard ils le dévoreront.

Chaque jour, on accourait à la fosse ; chaque jour on était témoin de la même merveille.

Pendant ce temps le *Roi de la Mer* ayant été frappé de la beauté et de la grâce d'Emma, l'avait prise en son palais, et la destinait à devenir la compagne de son fils et successeur. Il lui fit cons-

truire un grand et magnifique palais de cristal, la combla de biens ; elle recevait de magnifiques cadeaux : bracelets d'or et d'argent, colliers de perles et de corail et beaucoup de trésors des navires naufragés.

Elle apprit, par une anguille maritime, la triste position de son frère. Elle broda une magnifique cravate d'or et d'argent ; puis elle pria le *Roi de la Mer* de lui permettre de monter à la surface, afin d'envoyer cette cravate au prince et tâcher de l'épouser en faveur de François. Le *Roi de la Mer* y consentit, à condition qu'elle serait attachée à son palais de cristal par une chaîne d'argent.

Près du rivage vivait une veuve intelligente et bonne, dont la maison touchait à un escalier qui descendait vers la mer. A minuit précis, le palais de cristal s'éleva sur ce point, au-dessus des eaux ; entouré de poissons et de nymphes qui chantaient et dansaient, tenant dans leurs mains des harpes d'or d'où elles tiraient une musique douce, harmonieuse et plaintive. En posant le pied sur l'escalier, Emma aperçut son petit chien fidèle qui cherchait sa maîtresse, courant sans cesse du rivage à la barque, et de la barque au rivage.

— Graindor, mon gentil Graindor, lui dit la jeune fille, ouvre tout doucement la porte du château, sans éveiller ni les valets ni le chat ; cours dans la chambre du prince et dépose sur son oreiller cette cravate, afin qu'il ait pitié de mon pauvre frère. Sois ici après-demain, à la nuit, j'aurai encore besoin de toi.

L'intelligent Graindor accomplit ponctuellement les ordres de sa maîtresse. Le palais de cristal descendit au fond des eaux, cachant la belle Emma aux regards des hommes.

Le prince, apercevant à son réveil la belle cravate, ne put retenir un cri d'admiration :

— Qui a fait cette belle broderie ? dit-il.

La sorcière lui répondit :

— C'est moi, mon seigneur, qui y ai travaillé toute cette nuit pendant que vous dormiez.

Le prince ne le crut pas, mais ne dit rien. Il s'informa, comme chaque jour, du petit berger. On lui répondit qu'il était toujours sain et sauf.

— Je n'y comprends rien, se dit le prince.

Dans sa perplexité, il résolut d'aller consulter la veuve qui restait près de la mer, et dont on lui avait souvent vanté la sagacité.

Il fit atteler son carrosse, et le voilà en route pour la mer.

— Écoute, dit-il à la veuve, j'ai fait jeter, il y a trois jours, un jeune homme dans la fosse des vipères. Ordinairement, ces serpents dévorent de suite ceux qu'on leur donne en pâture ; ils laissent, au contraire, celui-ci en repos. Pourrais-tu m'expliquer pourquoi il en est ainsi ?

— Pourquoi as-tu fait jeter cet homme dans la fosse ?

— Parce qu'il m'a trompé. Il m'avait dit que sa sœur était très belle et, au contraire, elle est d'une extrême laideur.

— Cette femme, que tu crois sa sœur, est la sorcière *Spinturnicie* qui a fait jeter dans les vagues la sœur du jeune pâtre. La belle cravate que tu portes au cou a été brodée par la belle Emma, sœur véritable du malheureux berger.

Le prince resta absorbé dans une longue et pénible méditation.

Cependant, Emma brodait une chemise du tissu le plus fin qui existe. Après l'avoir terminée, elle demanda de nouveau au *Roi de la Mer* la permission de remonter au-dessus des flots. Minuit sonnait à la grosse horloge de l'église, quand le palais de cristal s'éleva encore au-dessus des vagues.

— Graindor, mon gentil Graindor, dit Emma, ouvre doucement la porte du château, sans éveiller ni les valets, ni le chat, cours dans la chambre du prince et dépose sur son oreiller cette chemise, afin qu'il ait pitié de mon pauvre frère.

L'alerte Graindor fit, comme la première fois, ce qu'on attendait de lui.

Le lendemain, à son réveil, le prince s'écria :

— Qui donc a fait ce charmant travail ?

La vilaine *Spinturnicie* ne craignit pas de dire un nouveau mensonge.

— C'est moi, dit-elle, qui ai travaillé toute cette nuit pendant que vous dormiez.

Le prince n'en crut rien, pensant bien qu'une si

laide personne ne pouvait faire un si beau travail dans une seule nuit.

Un instant après, s'étant informé si le jeune François vivait encore, on lui répondit que les serpents n'avaient pas touché à un cheveu de sa tête.

Le roi se rendit encore chez la veuve pour lui faire part de ses nouvelles surprises.

—Ce n'est pas la méchante Spinturnicie qui a brodé votre belle chemise, c'est la belle Emma qui est au fond de la mer et qui est remontée deux fois dans son magnifique palais de cristal.

—Remontera-t-elle encore ? dit le roi.

—Oui, elle viendra encore une fois. Ensuite, elle épousera le fils du Roi de la Mer. Si vous voulez vous emparer d'elle, procurez-vous une chaîne de fer et une faucille. Aussitôt qu'elle paraîtra, attachez la avec votre chaîne et coupez, avec la faucille, les liens qui la retiennent au palais de cristal. Par la magie du Roi de la Mer, elle prendra plusieurs formes pour vous échapper, mais soyez ferme, elle sera à vous.

Minuit sonna enfin à l'horloge de la grosse tour du château. On entendit la musique harmonieuse qui annonçait la venue de la belle Emma. Le palais de cristal sortit des eaux, étincelant de mille feux à la lueur blanche des étoiles. Emma sortit, tenant à la main un habit magnifique.

—Graindor, mon gentil Graindor, ouvre tout doucement la porte du château sans éveiller.....

Le prince l'enlace de sa chaîne de fer et brise, d'un coup de faucille, la chaîne d'argent qui la retenait au palais de cristal.

La jeune Emma se métamorphosa en écureuil, en chat, en oiseau, en scarabée. Mais le prince ne se laisse pas tromper par tous ces changements. Enfin, Emma est obligée de se rendre.

—Hélas ! s'écria-t-elle, la maudite Spinturnicie m'égorgera.

—Ne craignez rien, dit le prince, demain elle aura cessé de vivre. Demain, votre frère sera en liberté. Je viendrai vous prendre alors chez la bonne veuve, pour vous faire partager ma gloire, mon royaume et mon bonheur.

Emma attendit donc, jusqu'au lendemain, chez la bonne femme qui avait si bien conseillé le roi.

On creusa dans la salle de bain un grande fosse où l'on mit de la poix enflammée, et qu'on recouvrit d'un tapis. En allant au bain, la méchante sorcière tomba dans la fosse brûlante et fut anéantie.

Le roi célébra pompeusement son mariage avec la belle Emma.

François fut nommé son premier ministre ; la bonne veuve, dame de cour et Graindor fut conduit à la noce dans un carrosse doré.

Tous vécurent de longues années, heureux et s'aimant bien.

Paul Calmet.

Armissan (France)

MOSAIQUE

HISTOIRE DES INVENTIONS

En notre temps où tant d'efforts sont dirigés sur la recherche des moyens d'extermination de plus en plus effroyables, on aime à rapporter les faits suivants tout à l'honneur de princes qui passent généralement pour avoir fait très peu de cas des multitudes humaines.

Un fameux chimiste de Lucques, nommé Martin Poli, avait découvert une composition explosive, dix fois plus destructive que la poudre à canon (qui sait si ce n'était pas déjà une dynamite ou panclastite quelconque ?) Il vint en France en 1702 et offrit son secret à Louis XIV. Ce roi, qui aimait les découvertes chimiques, eut la curiosité de voir les effets de cette substance ; il en fit faire l'expérience sous ses yeux. Poli ne manqua pas de faire remarquer au prince les avantages qu'on en pouvait tirer dans une guerre.

—Votre procédé est très ingénieux, lui dit le roi ; l'expérience en est terrible et surprenante ; mais les moyens de destruction employés à la guerre

ne sont déjà que trop violents. Je vous défends de publier cela dans mon royaume ; contribuez plutôt à en faire perdre la mémoire. *C'est un service à rendre à l'humanité.*

Poli promit à Louis XIV de ne divulguer son secret ni en France ni ailleurs, et le monarque reconnaissant lui accorda une récompense considérable.

Sous Louis XV, un Dauphinois, nommé Dupré, avait inventé une espèce de feu grégeois, si rapide, si dévorant qu'une fois allumé quelque part, on ne pouvait ni l'éviter, ni l'éteindre. On en avait fait des expériences publiques, dont avaient frémi les militaires, les marins les plus intrépides. Quand il fut bien démontré qu'un seul homme, avec un tel art, pouvait détruire une flotte ou brûler une ville, sans qu'aucun pouvoir humain fût capable d'y apporter le moindre secours, Louis XV défendit à Dupré, sous peine de la vie, de communiquer son secret à personne et le récompensa très largement pour qu'il se tût. En ce moment cependant la France était dans tous les embarras d'une guerre très ardente avec l'Angleterre, dont les vaisseaux venaient nous braver jusque dans nos ports ; mais l'idée d'humanité l'emporta sur les considérations politiques ; et le procédé de Dupré fut perdu comme celui de Poli.

HISTOIRE DES ALIMENTS

Nos pères, d'ailleurs forts mangeurs, étaient grands amateurs d'épices qui facilitaient la digestion de leurs trop abondants repas. Parmi les épices les plus recherchées, figurait la noix muscade, dont on râpait une certaine quantité sur la plupart des mets.

L'usage ou plutôt la mode de la muscade fut pendant quelque temps interrompue en France au XVII^e siècle et voici à quelle occasion. Les ragôts servis à Louis XIV, encore jeune la veille du jour où il fut pris de la petite vérole, étaient selon l'ordinaire de ce temps fortement assaisonnés de muscade. L'odeur de la muscade, qui l'obsédait pendant les premiers jours de la maladie, lui inspira le plus profond dégoût pour cette épice qui — dès lors — se trouva déconsidérée et laissée aux tables vulgaires. Les gens comme il faut ne purent plus sentir la muscade, et même en entendre parler sans en éprouver des nausées. Huit ou dix ans plus tard, l'estomac du roi s'étant réconcilié avec la muscade, elle devint plus à la mode que jamais. Ce fut alors que Boileau, décrivant un repas ridicule, constata l'engouement pour cette épice dans ce vers devenu célèbre, et auquel il est souvent fait allusion :

Aimez-vous la muscade, on en a mis partout.

ALLUSIONS

Dans un article de polémique, un journaliste dit d'un orateur fort bruyant, toujours prêt à pousser au désordre et aux soulèvements, "qu'il est connu pour avoir la bravoure de Démosthène."

Or la bravoure du célèbre Athénien était on ne peut plus négative. Il ne vit qu'une seule fois l'ennemi, dit un ancien anecdotier, et cette simple vue pensa lui coûter la vie. Dans le fameux procès pour la Couronne, la couardise militaire est un des principaux reproches qu'Eschine, son antagoniste, lui adresse devant l'assemblée du peuple.

Démosthène était parmi les troupes athéniennes qui figuraient à la bataille de Chéronée. Dès le premier engagement, le magnifique parleur prit la fuite le plus rapidement possible. Se sentant tout à coup arrêté par le bas de sa robe, effrayé comme s'il eût été au milieu des phalanges ennemies, il se jette à genou, demande à haute voix qu'on lui laisse la vie, se retourne, pour voir la contenance de ceux qui l'arrêtaient et n'aperçoit au lieu d'ennemis qu'une ronce robuste à laquelle son vêtement s'était accroché.

Ce timide cependant devait plus tard se donner très courageusement la mort, en absorbant, pour ne pas tomber vivant aux mains de ses ennemis, un poison violent qu'il portait toujours avec lui.

EUGÈNE MULLER.

ECLAIRS

A Ottawa, un char électrique a pris le mors aux dents, effrayé par le rouleau à vapeur qui nivelé les rues. C'est un cas rare.

* *

A Ottawa, le coffre public, qui était caché dans les caves de la bibliothèque, a été transporté devant le bureau de poste, entre les deux ponts, afin que tout le monde voie l'usage que l'on en fait.

* *

A Ottawa, les élections de la Société Saint Jean-Baptiste se sont faites au Champagne.

* *

A Ottawa, plus la municipalité dépense de l'argent pour niveler les rues et tenir les trottoirs en ordre, plus les rues sont exécrables et moins il y a de trottoirs. Par endroits, les planches des trottoirs sont assez solides, mais invariablement il y a une différence de niveau à chaque trois ou quatre propriétés.

* *

A Ottawa, la rue de l'Encombrement se nomme rue Sparks. Elle "étincelle" de débris de tous genres.

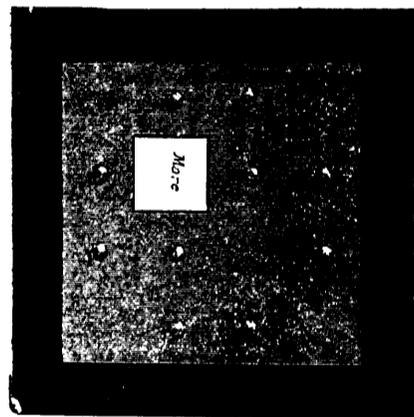
* *

A Ottawa, nous mangeons des framboises de la deuxième récolte de l'année.

LOUIS DORÉ.

15 octobre 1891.

LA SCIENCE RÉCRÉATIVE



PROBLÈME DES DIX CHÊNES

J'appelle ainsi ce problème, mais il est loisible de lui donner un autre nom.

En voici l'énoncé :

"Un terrain carré contient une mare et dix chênes, disposés, huit aux sommets d'un octogone régulier, deux sur un diamètre de cet octogone. On demande de partager ce terrain également entre cinq personnes, de telle manière que chacune de ces personnes ait deux chênes."

Ces questions de partage ont beaucoup occupé les géomètres arabes, qui se sont plu, dans leurs livres, à les multiplier en choisissant des cas plus ou moins singuliers. Il faut, toutefois, reconnaître que la solution de ces problèmes dépend bien plutôt de la sagacité que de la science. Cela amuse, mais cela instruit peu. C'est curieux, sans plus. Veut-on un exemple de problème d'arithmétique sur ces questions de partage ? Voici :

"Un Arabe laisse en mourant 17 chameaux qui doivent être partagés entre ses trois fils, de telle sorte que le premier ait la moitié, le deuxième le tiers et le troisième le neuvième des chameaux. Comment effectuer le partage ?"

Le problème semble insoluble, et il l'est en effet. Les arithméticiens arabes le résolvent pourtant.

Je donnerai la solution de ces problèmes la semaine prochaine.

Dr PAUL SAPIENS.

SEULE DANS LA NUIT

Lorsque la pâle nuit de son grand manteau d'ombres
A du monde endormi couvert les larges flancs,
Quand les rêves légers, emportés par les vents
Doucement sont venus caresser les fronts sombres
Comme les fronts riants ;

Lorsque l'astre des nuits lentement, en silence,
Roule son large disque en argentant les flots,
Ainsi qu'un bouclier dans les cieus en repos
Perdu ; lorsque la mer se tord, rugit, s'élançe,
Jette aux vents ses sanglots ;

Triste et pensive, alors, penchée à ma fenêtre.
Laisant la fraîche brise agiter mes cheveux.
Loin, bien loin du regard de l'œil trop curieux
Je laisse aller mon âme au pays où tout être
S'en va, triste ou joyeux ;

Je laisse aller mon âme à cet autre rivage
Sans bornes, éternel, où tous, à notre soir
Nous irons ; où tout n'est qu'amour ou désespoir
Qu'abîme de bonheur ou gouffre plein de rage,
Sans fond, béant et noir.

Puis la réalité à mes regards s'efface
Plus rien sous mon regard, plus rien que l'infini
Plein de mystère obscur pour les uns, lieu béni
Pour d'autres redouté ; où se perd toute trace,
Et puis tout est fini ! . . .

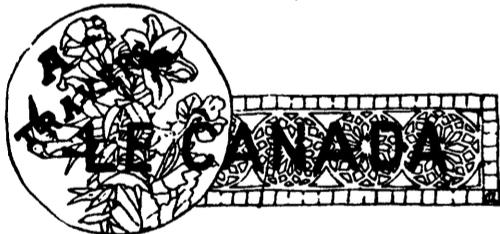
Tantôt je vois passer dans les ombres muettes
Des visages d'enfants aux regards inspirés,
Anges aux fronts sans ride, aux longs cheveux dorés,
Puis bientôt j'aperçois de livides squelettes,
De longs vers entourés.

Tantôt j'entends des voix aux notes argentines,
Échos purs et lointains des doux chants des élus
Qu'un jour a moissonnés la mort aux doigts orochus,
Et puis des grincements, comme des voix félines,
Voix des anges déchus.

J'entends comme un concert de suaves murmures,
De doux chuchotements, échos du cœur pieux,
Un vague chant d'amour, sans fin, mélodieux . . .
Puis le blasphème noir dont les notes impures
Font pleurer l'ange aux cieus.

Alors, tout confondu, de la nuit solennelle,
Ramené tout à coup à la réalité,
Mon esprit revenu de son rêve enchanté,
Tout plein des visions de la sphère éternelle
Pense à l'éternité !

GRAZIELLA.



EXCURSION AU LAC "BRULÉ"

Le lac "Brulé," dont le nom convient très peu à la nature de son élément, forme un des anneaux de la longue chaîne de lacs situés dans le comté de Montcalm, au nord du joli petit village de Rawdon. Ce hameau mérite d'être visité.

Bâti au pied des Laurentides et au sein des forêts encore vierges, arrosé par deux magnifiques rivières agrémentées de cataractes grandioses, il est un des plus pittoresques de la province. Il contient trois églises, dont deux appartiennent au culte protestant, et sa population se compose à égales parties de français et d'anglais. Le commerce y est encore très restreint par rapport à sa situation, mais le jour où le sifflet de la locomotive ébranlera l'écho des Laurentides, certainement il deviendra prospère et industriel. Cependant, une de ses rivières, portant le nom peu harmonieux de *Loquereau*, se couvre chaque printemps de près de deux cent mille *billots*, appartenant à la compagnie des MacLaren. Ce qui procure du travail à plusieurs individus des environs, durant les terribles rigueurs de l'hiver toujours si précoce dans ces parages du nord.

Mais revenons à nos moutons. Quelques hommes de chantier, avec leur éloquence habituelle, nous avaient fait du lac déjà mentionné, une description des plus favorable ; et ce fut sous cette impres-

sion que quelques compagnons et moi, résolûmes de le visiter, le 8 septembre dernier. Après les quelques préparatifs du départ, armés de lignes, fusils et provisions, nous voilà installés dans notre rustique voiture, emportés à toute vitesse sur un chemin sablonneux. Une heure après, l'humble flèche du sanctuaire de Rawdon disparaissait au-dessus de la crête verdoyante des collines. Ici, nous sommes en présence d'un joli vallon, entouré de chaque côté, de hautes montagnes, au flanc desquelles quelques hardis pionniers ont échelonné leurs humbles habitations. C'est la saison des récoltes, et en effet toute la famille est aux champs, occupée à cueillir la moisson, tandis qu'une blanche et légère fumée s'élève lentement au-dessus de ces paisibles chaumières canadiennes.

La matinée est belle, et tout présage un heureux succès. Le soleil s'est levé radieux à l'horizon, et avec lui l'étoile de l'espérance, car chacun commence déjà à compter les truites qui doivent s'enfermer à nos hameçons perfides et le gibier qui doit tomber impitoyablement sous nos balles meurtrières, tout en répétant comme refrain à nos rêves de chasseurs : Mais quel beau temps ! quel beau temps !

Un petit incident vint nous tirer tout à coup de nos réflexions. A cet endroit, la route était horrible, impraticable. Des cavités sans fond ou plutôt un fond vaseux, des rocs dont quelques-uns réunis auraient pu former une haute colline, tel était le chemin à suivre, sans compter les côtes—et quelles côtes, grand Dieu !—l'attelage suait, soufflait était rendu. Un de nos compagnons, appuyé sur le bord de son siège, et peut-être aussi trop absorbé dans ses calculs ambitieux, tomba avec son fusil du haut de la voiture. Heureusement, le résultat de cette chute ne fut rien de dangereux, et, tout couvert de boue, Arthur vint reprendre pitoyablement sa place. On peut croire qu'il fut aussitôt le sujet de maints quolibets. Pendant quelques milles, nous pûmes rire à gorge déployée, oubliant ainsi pour quelques moments les rudes secousses de la route.

Enfin, nous voilà presque rendus à notre destination. Grâce à la bienveillante hospitalité de M. Dunning, nous descendons de notre voiture et une barque nous est procurée. Cependant, pour arriver au lac, il faut remonter un ruisseau peu profond, d'environ un mille de longueur, et ceci avec notre lourd esquif chargé de bagage. Après quelques moments d'hésitation, deux de la troupe et moi primes l'initiative. Et nous voilà dans l'eau jusqu'aux genoux, chancelant, tirant ou poussant à toute force, pendant que le reste suivait le rivage et que les plus farceurs nous accablaient de leurs plaisanteries ironiques. Aussi, nous nous promîmes bien de leur donner le change le lendemain. Une heure se passa ainsi en efforts ; puis soudain le lac "Brulé" nous apparut dans son aspect sauvage. Son étendue, approximativement est d'environ deux milles de longueur sur un de largeur ; il est d'une effrayante profondeur. Comme dans tous les lacs profonds, l'onde nous apparaît noire. Les bords taillés dans le roc vif et garnis de pins géants qui reflètent leur ombre majestueuse dans le miroir des flots, a quelque chose d'impressionnant. En présence de cette sublime perspective, ces vers de Crémazie, insensiblement me montèrent du cœur :

Il est sous le soleil un sol unique au monde,
Où le ciel a versé ses dons les plus brillants,
Où répandant ses biens la nature féconde
A ses vastes forêts mêle ses lacs géants.

C'était déjà beaucoup d'être rendus, cependant il nous fallait maintenant trouver un lieu de campement. Après avoir jeté un rapide coup d'œil aux environs, nous choisîmes une charmante petite île située près de la rive opposée. Quelques minutes plus tard, la tente était déployée, le feu pétillait gaîment et les provisions étaient déballées. Le dîner fut avidement avalé, car notre appétit, aiguë par ce dur trajet, avait des ambitions presque incroyables.

Les lignes préparées, deux de la bande traversèrent le lac en tous sens afin de souhaiter le bonjour aux truites, tandis que le reste allait annoncer notre arrivée à quelques perdrix, battant de l'aile dans le bois voisin. L'après-midi fut ainsi agré-

ablement dépensée. On se sentait si heureux, si paisible ! Comme ces naïfs disciples du mont Thabor, volontiers nous aurions voulu dresser trois tentes et faire notre demeure dans cette aimable solitude. Hélas ! c'était le terme de notre joie. Comme un nuage gâta tout à coup un ciel serein, la nuit devait contrarier nos aspirations.

Pendant que chacun prenait son frugal souper, tout en discorant joyeusement, le char de la nuit, roulant lentement sur les nuages, apparut à l'horizon, et les ombres du soir enveloppèrent le flanc anguleux des montagnes. Il fallut alors songer au sommeil ou plutôt le sommeil songea à nous. On alluma le feu, on étend les couvertures et nous voilà bientôt ballottés sur la vague des songes.

Vers les onze heures, le vent devint froid, tellement froid qu'il fut impossible de dormir. Le souffle du nord gémissait à la cime des pins et nous pénétrait de son haleine. A tout moment, le feu réclamait nos soins. Chacun se promenait autour de la flamme bienfaisante et nous nous jetions l'un à l'autre d'un air monotone : "Dis donc ! quel froid ! mais qu'il fait froid ! Je suis presque gelé." Et puis, comptant impatiemment les heures qui nous séparaient du jour, on accusait le soleil de trahison. A voir ces ombres remuer lentement autour de la tente, on aurait cru contempler quelques génies mystérieux des bois descendus sur l'aile de la nuit. Ah ! quelle nuit, quand j'y pense ! . . . Eh bien ! encore le croirait-on ? les plus engourdis même osaient plaisanter en taquinant leurs compagnons d'infortune, et la brise froide, effleurant nos figures charbonnées, emportait l'écho de nos rires joyeux.

Vers les quatre heures du matin, excepté moi, tous s'assoupirent autour du brasier ardent. Le sommeil ne pouvant me verser ses pavots, pour me distraire je dirigeai mes pas vers la plage déserte. Le spectacle qui s'offrait alors était vraiment imposant. Pendant la nuit, un léger brouillard était descendu sur le lac et semblait voguer au-dessus des eaux, en s'élevant doucement vers les cieus. La vague, froissant légèrement sa crête, effleurait la rive rocailleuse. Le ciel, privé de lune, était parsemé d'étoiles dont la pâle clarté éclairait cette vaste scène. Instinctivement, je m'appuyai à l'angle mousseux d'un vieux rocher, et me voilà livré à une profonde contemplation. Chaque vague m'apportait un souvenir. Plein des poétiques descriptions de Lamartine, il me semblait entrevoir dans cette nocturne perspective les flots harmonieux du lac de Léman, versant l'écume de leur onde sur les pieds adorés d'Elvire . . . Ah ! que c'était beau ! que c'était grand ! qu'il était doux, porté sur l'aile de la pensée, de voguer ainsi dans un monde vapoureux de poésie ! Comme l'âme aimait à s'élançer à travers cette brume pour planer dans l'infini ! . . . C'est là qu'il faut aller, au pied de ces monts géants, de ces forêts grandioses, encore vierges des coups impitoyables du bûcheron, pour goûter le spectacle saisissant d'une belle nuit de septembre. Vraiment, il fallait être presque poète pour rêver ainsi en grelottant.

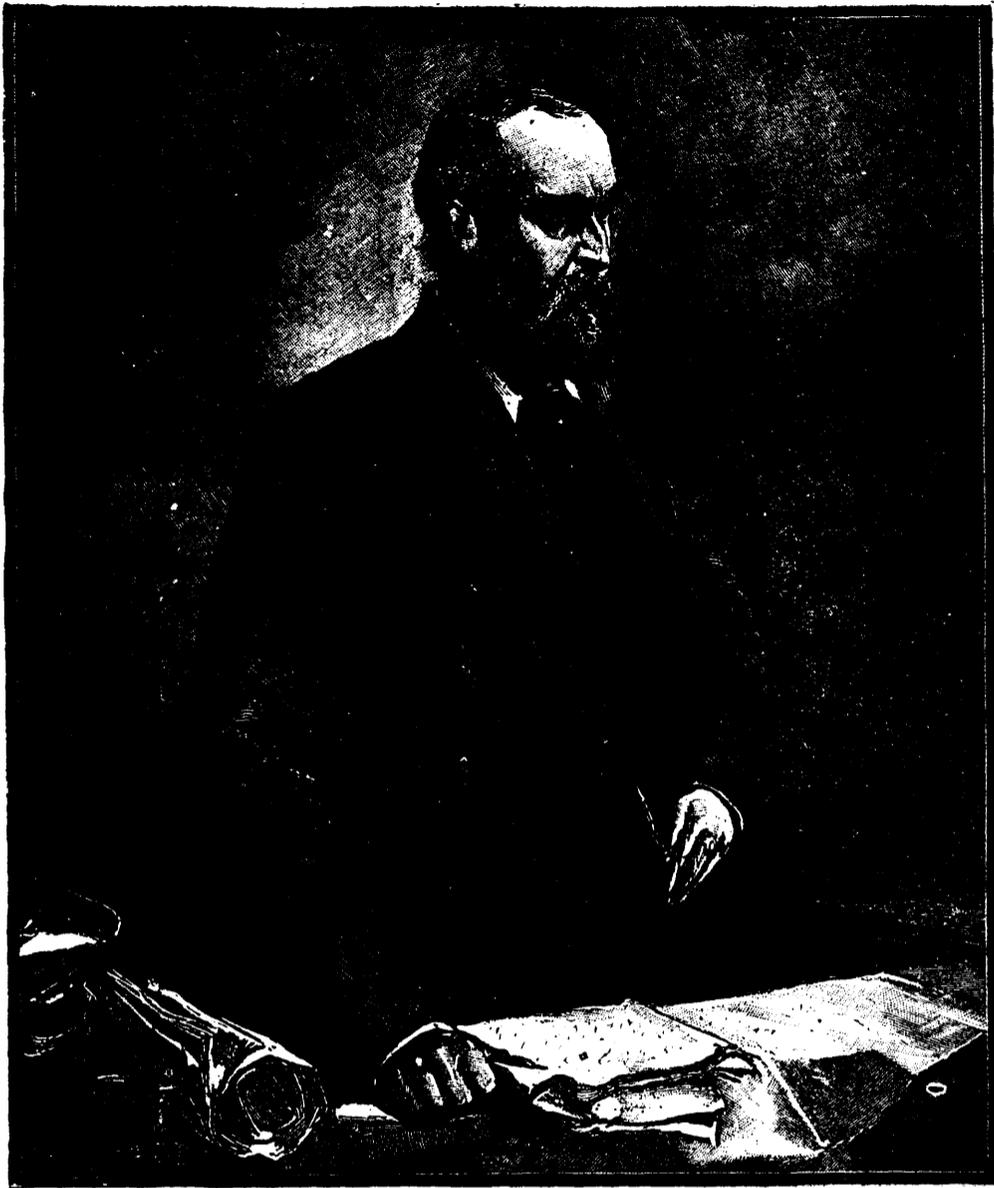
Soudain, des cris joyeux s'élevaient à quelques pas, m'arrachèrent à mes réflexions. Parbleu ! on avait bien raison d'exprimer sa joie : l'astre du jour venait d'apparaître, magnifique dans le lointain brumeux, et nous envoyait très sympathiquement ses rayons si longtemps attendus.

Après le déjeuner, nous voilà de nouveau sur le lac. Heureusement cette fois, nous avons le plaisir de prendre trois jolies truites, dont une dépassait deux pieds en longueur. Malgré ce succès inattendu, deux des plus découragés—c'était deux fils d'Albion—proposèrent le départ. On se rendit sans peine à leur demande, et quelques instants plus tard les farceurs de la veille redescendaient le ruisseau, pendant qu'à notre tour nous goûtions le plaisir malin de leur décocher nos épigrammes.

Inutile de décrire toutes les péripéties du retour. Disons seulement que, durant le trajet, tout naturellement, quelques-uns entonnèrent le *Home sweet home*, et qu'à midi et demie nous saluions Rawdon. Notre absence de deux jours nous avait semblé longue d'une semaine.

S'il prenait envie à quelques uns des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ de visiter le lac "Brulé," je leur conseillerais très chaudement, et par expérience, de n'y pas aller quand il fait froid.—J. O. LAMBERT.

BIBLIOGRAPHIE



CHARLES STEWART PARNELL, CHEF DU PARTI IRLANDAIS, DÉCÉDÉ

CHARLES STEWART PARNELL

Il est assez singulier de noter comme la mort a paru s'acharner, en ces derniers temps, à moissonner des têtes illustres dans les rangs des politiques de partout.

Au fond de l'Amérique méridionale, c'est d'abord Balmaceda, le farouche dictateur ; sur la tombe d'Ixelles c'est, ensuite, Boulanger, un jour aussi aspirant à la dictature ; c'est encore, à Londres, William Henry Smith, le chef des *tories* aux Communes anglaises, et, coïncidence étrange, presque au même jour, en Irlande, John Pope Hennessey et Charles Stewart Parnell, les adversaires fameux de Kilkenny.

Nous rééditons aujourd'hui le portrait, que nous avons donné naguère, de ce dernier, le plus en vue des trois, malgré leur commune réputation. En effet, entre Hennessey, le maccarthyste heureux, Smith l'adversaire parlementaire constant de l'ancien chef irlandais, et Parnell, le héros du *Home Rule*, c'est de celui-ci qu'on parlera le plus longtemps. Et n'eût-il jamais trempé dans le trop connu scandale Parnell-O'Shea qu'à jamais l'on parlerait de lui chez les amants de liberté, que sa renommée éclipserait celle de bien des noms illustres.

Malgré cette triste faute qui a été l'abîme où s'est englouti tout d'un coup son prestige si justement grand, Parnell a si bien mérité de l'Irlande, si malheureuse et digne de sympathie, qu'on ne peut s'empêcher de dire, aujourd'hui, qu'il a paru devant le Souverain Juge : Paix à sa mémoire !

William Stewart Parnell naquit en Irlande, comté d'Avondale, en 1846, de John Henry Parnell, descendant d'une famille anglaise, et Delia Tudor Stewart, fille de l'amiral Charles Stewart, de la marine américaine.

Parnell embrassa, encore jeune, la carrière poli-

tique. Battu aux élections de 1874, il se fit élire en 1875 et commença à se faire remarquer à la Chambre, dès 1877, alors qu'il attaqua de front le gouvernement de ce temps.

Depuis, par son dévouement constant à la cause du *Home Rule*, il s'était gagné toutes les sympathies de la nation irlandaise ; les misères de sa vie privée, rendues publiques tout dernièrement, lui en firent perdre une bonne partie. Néanmoins, il semble que sa mort ait été l'expiation et lui ait reconquis l'affection d'autrefois.

Espérons que, sur sa tombe, les éléments divisés du parti, jadis uni et fort, qui lutte noblement pour les libertés de l'Irlande, vont se rapprocher et marcher, d'un commun accord, à la victoire prochaine qui les attend.

J. ST.-É.

JÉSUS ENFANT PARMIS LES DOCTEURS
(Voir gravure)

Nos sculpteurs contemporains, dont nul ne peut contester la science et l'habileté, ont souvent échoué dans la statuaire religieuse. Là, en effet, il faut joindre à la pureté des formes, à l'harmonie des proportions, le sentiment délicat et rare de l'inspiration chrétienne. Combien de statues du Christ et de la Vierge, qui, sans le titre dont elle étaient ornées, eussent provoqué une admiration toute païenne !

Mais regardez cet enfant. Quand bien même le nom de Jésus ne serait pas sur le piédestal, ne sentirait-on pas dans cette attitude, dans ces yeux, dans ce geste, et surtout dans ce front inspiré, la calme et pure divinité de l'Enfant Dieu ? M. Raoul Larche peut se féliciter d'avoir créé une belle œuvre dans la plus large acception du mot.

L'Echo des Jeunes.— Sous ce titre, il vient de nous arriver le premier numéro d'une coquette petite revue de littérature, qui s'annonce pour être mensuelle. Fort bien faite, elle l'est pour la forme, typographiquement irréprochable ou à peu près. Mais pour le fond, c'est autre chose. Que certains de nos jeunes amis littérateurs se sentent des appétits violents de liberté de plume, ça peut s'entendre. Plusieurs consentiraient, je pense, à leur laisser, un peu plus même que l'on en avait coutume parmi nous, leur franc parler ; pourvu toutefois que la morale, si respectée toujours en nos parages, Dieu merci ! soit sauvegardée. Mais gare les excès : c'est le grand écueil où vont se briser la plupart des nouveaux novellistes modernes, que veut imiter *L'Echo des Jeunes*, à ce qu'il avoue.

Dans cette première livraison, par exemple, il y a des articles dont l'esprit n'aura pas de sitôt, nous l'espérons bien, droit de cité dans la littérature du Canada français. Nous aurions biffé du sommaire *Cœur de fille*, en *Bémol*. *L'Inoubliable*. *L'Echo* aurait gagné — la chance de vivre ?... — à les remplacer par de vivantes et fraîches pages comme les autres : *Réverie*, *Page d'album*. *Vers pour elle*, etc.

Il n'y a là que de la reproduction, partie bien, partie mal choisie : nous attendrons le prochain fascicule pour entendre les véritables voix dont nous n'avons perçu, cette fois, que l'écho

JULES SAINT-ELME.

PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Delle Marie-Louise Bibeau (\$25.00), 100, rue St-André ; Henry du Laz, 345, rue Sanguinet ; Joseph Rochon, 1294, rue Miguonne ; Edouard Aperrière, 16, ruelle Laberge ; Louis St-Pierre, 415, rue Champlain ; J. O. Lacaille, 17, rue St-Dominique ; C. P. Robineau, employé au *Mo de* ; Odilon Plamondon, 1131, rue Ontario ; Georges Reed, 2619, rue Notre-Dame ; Dame Cyprien Paquette, (\$3.00), 470, avenue Laval ; Jean Drolet, 29, rue Notre-Dame de Lourdes ; Dame Louis Labele, 462A, rue Rachel ; E. E. Simard, 315, rue Richmond ; A. Groulx, 200, rue Maisonneuve ; Ferdinand Catelier, 401, rue Champlain ; Jean Paquette, 216, avenue Duluth ; Pacifique Marcil, 2177, rue Notre-Dame ; Arthur Brault, 89, rue des Allemands ; Arthur Goulet, 42, rue St-Alphonse ; R. H. Fulton 2476½, rue Notre-Dame ; Hector Picard, 505, rue Craig.

Québec.—Charles Routier, 52, Côte Lamontagne ; Prudent Lizotte, rue St-Jean, haute-ville ; C. Bordeleau 122, rue St-Patrick ; Joseph Letourneau, 44, rue Ste-Julie ; S. Richard, 31, rue St-Gabriel ; Alfred Nadeau, 428, rue la Reine ; Dlle Alice Fortin, 243, rue St-Valier ; Elie Bédard, 257, rue St-Paul ; François-Xavier Gosselin, 191, rue Richardson.

Hochelaga.—M. Pigeon, 11, rue Deséry.

St-Henri de Montréal.—Isaac Couture, 114, rue Ste-Emilie ; L. DesRosiers, 1140, rue St-Antoine.

Pointe St-Charles.—O. Patry, 40, rue St-Charles ; Napoléon Marquis, 270, rue Colerane.

Ste-Cunégonde.—E. Payment, 3093, rue Notre-Dame.

St-Ephrem d'Upton.—Mde F. X. St-Georges.

Warwick.—Arcade Richard.

Côte-des-Neiges.—Mde J. M. Hudon.

Richmond Station.—P. R. Blanchard.

Toronto, Ont..—Théodule DeCourcy, St-Michael's Palais, Ottawa. —W. Sabourin, 148, rue Murray ; E. E. Lemieux, Département de la Milice et de la Défense.

Sault-au-Récollet.—H. Laurin.

Beauharnois.—C. Fortin.

Trois-Rivières.—A. T. A. Cooke.

Berthierville.—Alfred Gravel.

Minneapolis, Minn..—C. Filbert.

Putnam, Conn..—Aimé Beaudreau.

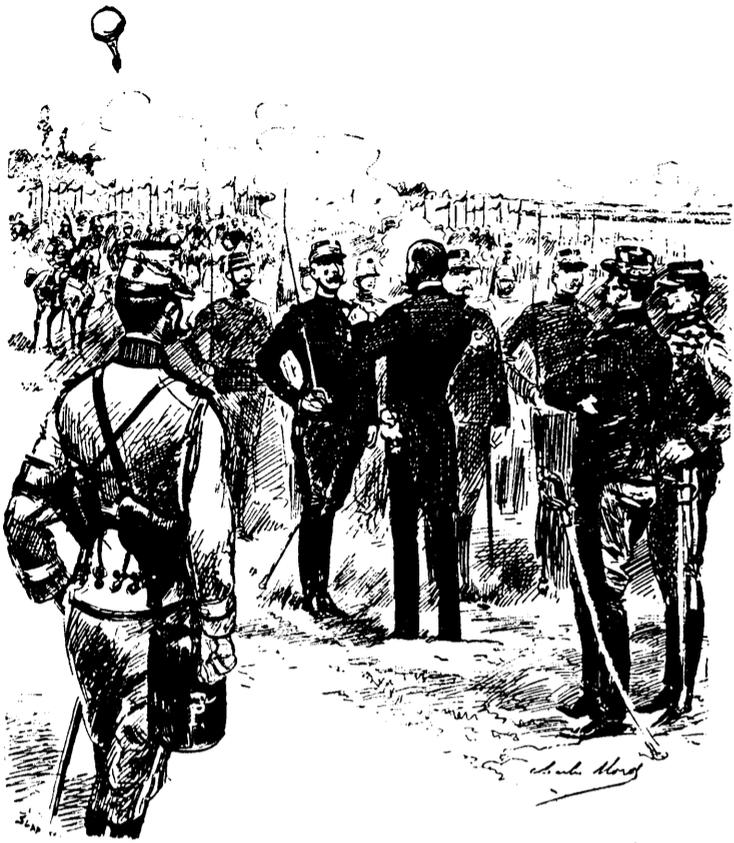
Berlin Mills, N. H..—Eadras Sirois.

Extrait d'album.

"L'intelligence humaine, le génie même, ont des limites, la bêtise n'en a pas. Seule, la bêtise humaine est sans bornes.

"Si bête que l'on puisse être, ont est toujours certain de rencontrer plus bête que soi

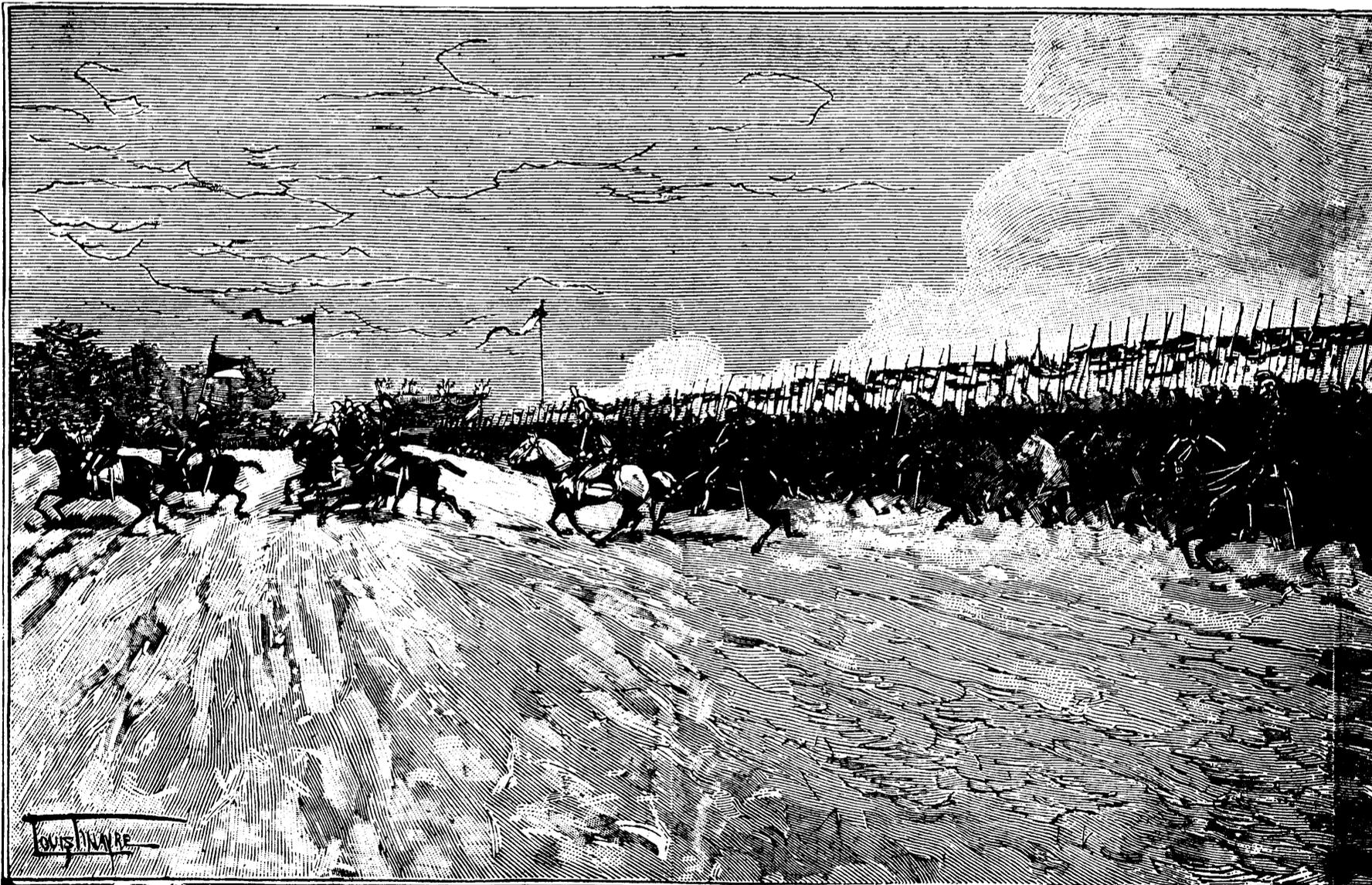
"C'est humiliant pour l'espèce, mais c'est consolant pour l'individu."



M. LE PRÉSIDENT CARNOT REMETTANT LA MÉDAILLE MILITAIRE
AUX GÉNÉRAUX DE GALLIFET ET DAVOUT



LES ATTACHÉS MILITAIRES ÉTRANGERS PRÉSENTS



LES GRANDES MANŒVRES DE L'ARMÉE FRANÇAISE.—LA REVUE DU 17 SEPTEMBRE



OFFICIERS AUX GRANDES MANŒUVRES DE L'EST



LES OFFICIERS ÉTRANGERS VISITANT LES CANTONNEMENTS DU 46
BATAILLON DE CHASSEURS, A VENDEUVRE



MANŒUVRES A VITRY-LE-FRANCAIS.— DÉFILÉ DES DIVISIONS DE CAVALERIE INDÉPENDANTE : LES DRAGONS

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

(Suite)

Il se rappelait les paroles de leur dernière entrevue.

Un plan germait dans son cerveau. Sans s'en douter, sa mère venait d'en tracer la première ligne. Il fallait y ajouter les autres au plus vite. Il manquait encore un personnage à la pièce qu'il voulait jouer : Henri. Il s'agissait de s'assurer de lui au plus tôt. Où le trouver ? Alfred ne s'attarda pas à cette question. Il alla au patinoir. La première personne qu'il y rencontra fut précisément Henri qui vint au devant de lui :

—Tiens, vous voilà ! Comme vous devenez rare ! rare comme les beaux jours, plus rare même, car nous avons maintenant un temps splendide.

—Splendide, en effet, et c'est pourquoi j'ai voulu en profiter, cette après-midi, pour patiner.

—Excellente idée. Et Mlle Annie, j'ai appris qu'elle allait mieux, grâce à vos bons soins.

Il appuyait ces mots d'un sourire quelque peu inquisiteur.

Alfred saisit la balle au bond.

—J'ai fait ce que j'ai pu pour cette pauvre fille. Elle va mieux maintenant, j'en suis bien content. J'aurais désiré l'amener avec moi prendre l'air aujourd'hui ; mais elle en a été empêchée.

—Qu'à cela ne tienne ! Demain soir nous aurons une partie de raquettes, voulez-vous être des nôtres ?

—Avec plaisir ; vous êtes vraiment trop aimable.

—Pas du tout ! Depuis que j'ai vu cette jeune fille malade, vraiment, je m'intéresse à elle et à vous aussi, plus encore que par le passé, Alfred, ajouta-t-il en riant.

—Merci bien, se contenta de répondre Alfred.

Il ne pouvait en dire davantage. Sa nature franche commençait déjà à se révolter contre le rôle de duplicité qu'il s'était imposé. Au fond, maintenant, il ne pouvait s'empêcher d'estimer, d'aimer même Henri, qui, sans arrière-pensée venait lui mettre la main dans la main. Il sentait un remords naître au fond de son cœur comme une cuisante blessure ; mais toute hésitation disparaissait quand il songeait que c'était le seul moyen de conserver l'amour de Marguerite et qu'il lui était impossible d'agir à sa guise.

Le lendemain soir, Alfred et Annie s'en allaient lentement par les rues désertes. Ils se rendaient à un rendez-vous, à l'extrémité de la ville. Lorsqu'ils y arrivèrent, une nombreuse compagnie était déjà réunie autour d'un bon feu. Une quinzaine de jeunes garçons et de jeunes filles causaient assez bruyamment. C'était un brouhaha général où perçait de temps à autre des explosions de rire et des cris de surprise et de bienvenue, chaque fois que de nouveaux couples faisaient leur entrée dans le salon, après avoir déposé leurs raquettes dans le vestibule.

—Alfred ! enfin te voilà !

C'était Henri qui poussait cette exclamation en s'avançant vers les nouveaux venus.

Puis présentant la main à Annie :

—Je suis heureux de vous voir en bonne santé, mademoiselle ; permettez-moi de vous présenter mademoiselle Marguerite Spencer.

Marguerite s'avança et présenta la main à Annie, puis à Alfred qui la serra doucement dans la sienne, de cette douce pression dont les amoureux seuls savent bien saisir le sens.

De suite, les deux jeunes filles se mirent à causer comme des amies de vieille date, avec un abandon et une cordialité assez rares parmi les *misses* anglaises qui parfois sont réservées entre elles.

Annie ne s'attendait pas à semblable réception. Elle en fut étonnée tout d'abord, puis avec cet instinct merveilleux des femmes qui ne les trompe jamais, elle comprit qu'elle avait affaire à une rivale qui dissimulait. Le mieux n'était-il pas d'en faire autant elle-même.

Quel droit aurait-elle eu à afficher des prétentions quelconques ? Alfred ne lui avait rien promis, loin de là ; elle savait même à n'en pas douter que son cœur était ailleurs.

Malgré tout, elle ne perdait point espoir, car quelque chose lui disait intérieurement que le mariage d'Alfred et de Marguerite était impossible. Son amour était si sincère, si fort, qu'elle se résignait facilement au second rôle, pour le présent, avec la ferme croyance qu'elle arriverait un jour au premier.

D'ailleurs elle n'avait contre Marguerite aucun sentiment d'amertume. Tant était grande sa confiance dans le succès définitif de sa cause, qu'elle était presque fière de l'amour de Marguerite pour celui qu'elle aimait elle-même de toute son âme. C'était un hommage sincère et élevé rendu à son idole, qui en rehaussait encore le prix tout en rejaillissant sur elle-même.

Ce fut donc avec la meilleure grâce du monde qu'elle répondit aux amabilités de Marguerite. Et, chose curieuse, à mesure qu'elle l'observait, elle était frappée de sa grande ressemblance avec Alfred. Parfois, elle se figurait avoir la sœur de celui-ci devant elle. Était-ce un effet de son imagination ? Ses regards allaient de lui à elle. C'étaient bien la même coupe de visage, plus accentuée chez Alfred, presque la même nuance d'yeux. Les jeux de physionomie même avaient une ressemblance assez accusée pour un observateur attentif : le timbre de leur voix avait parfois des tonalités semblables et leur rire semblait s'égrener dans les mêmes modulations.

N'était-ce pas une illusion ? Non. Elle observait toujours discrètement, tout en parlant, et le résultat de ses observations était toujours le même. C'était étrange.

La nature a de ces bizarreries, pensait elle, et qui sait si cette ressemblance physique n'est pas pour beaucoup dans le sentiment qui les unit ?

Cependant de nouveaux couples étaient arrivés et la compagnie se trouvait au complet.

Un grand jeune homme à la barbe blonde qui paraissait être le chef de l'expédition, donna le signal du départ. Dans le vestibule chacun prit les raquettes qu'il y avait laissées à son arrivée et les emporta sous son bras, chaque cavalier portant celles de sa cavalière.

Ils allaient deux par deux, levant haut les jambes dans la neige profonde et fraîchement tombée. Les femmes étaient obligées de relever leurs jupes qui traînaient toutes saupoudrées de poussière blanche. L'air était vif, mais calme ; la lune flottait comme un ballon lumineux dans la sérénité du ciel. Elle épanchait sur toute cette surface blanche ses rayons doux comme une caresse, faisant ça et là des traînées blanches coupées de lignes sombres. Partout, sur les toits des maisons on eût dit une immense lessive étendue pour sécher. Là-bas, tout au bout, une église enfonçait dans le ciel sa pointe aigüe.

—Quel beau coup d'œil, s'écria tout à coup l'un des promeneurs.

Tous levèrent les yeux.

L'église était transformée. Sous les rayons de la lune, on eût dit un temple fantastique créé par la baguette toute puissante d'une fée. Partout de longues traînées de neige couraient le long des corniches, sur les chapiteaux, d'autres grimpaient le long des murs, d'autres grossissaient les nervures des rosaces dessinées sous les ogives des fenêtres. Il y en avait jusque sur le clocher, et, au sommet, la croix paraissait plantée dans une couronne de roses immaculées.

C'était toute une floraison blanche descendue du ciel, et étalant de tous côtés ses guirlandes et ses bouquets. Des pans entiers de murs, pénétrés par une pluie fine, s'étaient couverts par larges places d'une poudre de neige. On eût dit des panneaux sur lesquels un peintre aurait commencé de promener ses pinceaux et qu'il aurait laissés inachevés. Ça et là aussi descendaient de longues

pendeloques de glace, comme des franges de passementerie.

Si blasés qu'ils fussent sur ces sortes de spectacles, nos jeunes gens ne purent s'empêcher de contempler longuement celui-ci.

—Si nous allons de ce train-là, cria une voix impatiente, nous n'arriverons jamais.

Alors la colonne se remit en marche.

Elle venait de dépasser les dernières maisons de la rue, et maintenant la campagne étalait au loin sa molle blancheur sous les pâles rayons de la lune. C'était un vaste tapis de ouate, coupé à peine de distance en distance par un bout de clairière, ou par l'ornière d'un chemin.

—Halte ! fit une voix qui paraissait être celle du chef.

Garçons et filles s'assirent sur un talus de neige et commencèrent à attacher les raquettes à leurs mocassins.

Tout le monde connaît l'instrument dont on se sert pour jouer à la paume ou au volant. Qu'on se figure le même instrument d'une forme un peu plus allongée, et vers le milieu du filet un agencement de cuir pour recevoir et retenir le pied par des courroies. Ce genre de chaussure exige une marche particulière et permet de se soutenir sur une grande épaisseur de neige non foulée, dans laquelle on enfoncerait infailliblement.

Bientôt toute la colonne s'ébranle au milieu des éclats de rires. Tantôt elle s'allongeait en une file indienne, tantôt elle se déployait en front de bataille, le plus souvent au gré et à la fantaisie des marcheurs.

Mais tout ce beau désordre n'était qu'apparent. Un observateur attentif eût pu remarquer qu'à de rares exceptions près, les mêmes couples étaient toujours ensemble. Ainsi, Henri et Marguerite marchaient continuellement l'un à côté de l'autre, de même que Alfred et Annie.

Il semble que sous la froideur, avec le vent qui vous souffle dans le visage, les pieds pataugeant dans la neige, les conversations ne puissent pas être bien animées. La jeunesse et l'amour narguent les rigueurs de l'hiver. En vain la bise soufflait. Elle pouvait glacer à peine le bout du nez. Mais qu'importe ? les cœurs étaient chauds de toutes les ardeurs du printemps de la vie. De douces paroles se murmuraient, entrecoupées parfois de longs éclats de rires, et l'on devinait dans l'ombre de furtifs serremments de mains.

Tout à coup, un grand cri se fait entendre. Une de ces demoiselles vient de tomber dans la neige et s'y débat à qui mieux mieux.

Alfred se précipite. C'était Marguerite. Il la relève, aidé d'Henri. La main de Marguerite glissa dans celle du jeune homme qui l'y retint quelques secondes en une douce pression.

Puis la troupe se remit en route.

Elle arriva bientôt devant une belle maison de campagne. Les raquettes enlevées, elle s'engouffra par la porte grande ouverte et s'éparpilla dans le salon. Un grand feu pétillait dans la cheminée et avivait encore de ses reflets tous ces visages rougis par le froid.

Aussitôt des danses s'improvisèrent, valse, quadrilles, polkas, etc. Elles se prolongèrent assez longtemps dans la nuit.

Cependant, il faisait une chaleur très forte.

Marguerite était sortie du salon pour respirer un peu d'air frais.

Alfred l'avait vue sortir et tout doucement, en tapinois, il s'était mis sur ses traces. Elle était entrée dans un petit boudoir et s'était assise sur un canapé. La fenêtre en face était entr'ouverte et laissait pénétrer un courant d'air froid que la jeune fille respirait avec délices.

—Imprudente, s'écria-t-il en repoussant la fenêtre, vous voulez donc vous tuer ?

Elle ébaucha une petite moue de contrariété qui se fondit dans un doux sourire.

Alfred s'assit près d'elle et lui prit les mains.

Elle le laissait faire, souriante, le regardant bien dans les yeux.

Louis Tessari

A suivre



Le jeune pêcheur, armé d'un bâton court et noueux, bondissait sur les agresseurs. — Page 412, col. 1

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 24 OCTOBRE 1891

CARMEN

PREMIÈRE PARTIE

(Suite)

Songeait-il en ce moment au passé splendide, à l'avenir sinistre ? A cet avenir trop court pour lui, mais trop long pour sa fille ? . . .

Nous ne pourrions le dire ; seulement, ses larmes tombaient toujours à travers ses doigts entrelacés, et nous ne savons pas de spectacle plus triste en ce monde que de voir pleurer un vieillard ! Ces larmes qui coulent des yeux fatigués par la vie, c'est la sève du cœur qui s'en va.

* *

Le moment est venu d'expliquer à nos lecteurs comment la position réelle de don José Rovero était si différente de sa position apparente, et pourquoi l'armateur dix fois millionnaire craignait de laisser sa fille unique sans asile et sans pain.

C'est ce que nous allons faire brièvement.

X

VIN DE CIUDAD-RÉAL ET JAMBONS DE L'ESTRAMADURE

Il nous faut remonter bien loin en arrière pour y trouver les commencements de José Rovero.

Quarante ans avant l'époque où se passèrent les faits que nous racontons, un navire de commerce français, le *Marsouin*, du Havre ayant quinze hommes d'équipage, après avoir achevé son chargement dans le port de Cadix, était mouillé en rade, et le capitaine, avec cette patience qui doit toujours être l'une des vertus du marin, attendait

depuis plusieurs jours que des vents favorables lui permissent de se charger de toile et de doubler le cap Sainte Marie.

Un matin, le capitaine fit mettre la chaloupe à la mer. Quatre matelots saisirent les avirons, un cinquième prit en main la barre du gouvernail et l'embarcation légère glissa sur la mer, unie en ce moment comme une immense nappe d'huile.

La chaloupe se dirigea vers une maisonnette bâtie sur la plage, à une demi-lieue environ des faubourgs de Cadix, et se dessinant comme un point blanc sur une masse de verdure.

Cette maisonnette était une *posada*, ou taverne de bas étage. Les désœuvrés de Cadix allaient y faire des parties joyeuses et savourer, sous l'ombrage des chênes lièges qui l'entouraient l'olla-podrida classique et les tranches compactes des jambons de l'Estramadure, arrosées d'un joli petit vin de Ciudad-Réal, noir comme de l'encre, épais à miracle, et fortement imprégné de l'odeur des peaux de bouc qui lui servaient de tonneau.

La *posada* en question jouait dans l'existence des bonnes gens de Cadix le rôle que jouent les guinguettes de Bercy et de la Rapée dans les réjouissances dominicales des petits bourgeois de Paris.

Le capitaine du *Marsouin* étant allé dîner un jour à cette taverne, avait trouvé le vin de Ciudad-Réal à son gré, non moins que le jambon de l'Estramadure. Pendant les longues heures d'immense ennui qu'il passait dans sa cabine ou sur la dunette, attendant le vent qui ne venait pas, il se souvint de l'un et de l'autre, et il éprouva la fantaisie fort innocente d'avoir à son bord, pour se distraire, quelques outres et quelques jambons.

Les matelots de la chaloupe avaient donc reçu l'ordre d'aller faire emplette de quatre jambons et de six outres.

En moins d'une heure, le canot toucha la plage de sable blanc et fin sur lequel il fut échoué avec précaution et confié à la garde du plus jeune des matelots ; un grand garçon de vingt ans, celui là précisément qui tenait la barre du gouvernail.

Les quatre rameurs prirent le chemin de la *posada*, située à dix minutes tout au plus du bord de la mer.

A trente ou quarante pas de la chaloupe échouée, se tenait accroupi, dans l'ombre d'un buisson, un adolescent de dix-sept à dix-huit ans, vêtu

de haillons, ou pour mieux dire à moitié nu, mais d'autant plus digne d'attirer l'attention que son costume était plus misérable.

Ce jeune garçon, sous la couronne épaisse de ses cheveux noirs naturellement bouclés, offrait aux regards un visage gracieux et noble, dont le fils aîné d'un prince régnant aurait envié la suprême distinction.

La sculpture antique n'a rien produit de plus parfait que le corps auquel appartenait cette tête charmante. Le buste du *Joueur de flûte* s'unissant aux jambes du *Bacchus indien*.

La mission confiée à ce vivant chef d'œuvre était des plus humbles. Il devait simplement surveiller et préserver de tout accident un troupeau d'une douzaine de chèvres disséminées aux alentours et broutant les touffes d'herbe maigre qui poussaient dans le sable et les jeunes pousses de cytises croissant dans les fentes des rochers voisins.

Il est vrai d'ajouter qu'il s'acquittait fort mal de ses fonctions de berger. Accroupi près d'un buisson, ainsi que nous venons de le dire, il étudiait avec une ardente fixité les pages d'un vieux volume en lambeaux.

Sans doute cette fièvre de lecture était contagieuse, car le jeune matelot préposé à la garde de la chaloupe se coucha sur le sable, à l'ombre du plat-bord, tira de la poche de sa veste un petit livre, et se mit à lire avec non moins d'attention que le pêcheur espagnol.

De temps à autre le marin et le berger s'interrompaient pour jeter l'un sur l'autre un regard, et dans ce regard, grâce sans doute à la conformité de leurs occupations et de leurs goûts, on aurait pu découvrir un commencement de sympathie.

Au bout d'une demi-heure les matelots revinrent, chargés de leurs outres et de leurs jambons qu'ils installèrent avec soin dans le canot. Puis, comme il faisait chaud, comme ils venaient de se fatiguer à manier l'aviron, et comme ils avaient du temps devant eux, ils reprirent le chemin de la *posada* dans l'intention bien naturelle de s'attabler devant une olla-podrida succulente et devant quelques brocs de Ciudad-Réal.

"Nous t'apporterons ta part . . . dirent-ils, en s'éloignant, au jeune matelot.

—Je n'ai ni faim ni soif, répondit ce dernier ne vous occupez pas de moi."

Et il reprit sa lecture.

A peine les quatre marins venaient-ils de rentrer dans le cabaret, que trois hommes de mauvaise mine en sortirent.

Ces hommes, contrebandiers, bandits et portefaix tout à la fois, déhanchés à la façon de nos modernes *rodeurs de barrières*, déguenillés comme des *lazzaroni napolitains* ou comme des *leperos mexicains*, se dirigèrent en droite ligne vers la chaloupe, en jetant de minute en minute derrière eux un regard oblique afin de s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis.

Le jeune matelot, voyant s'approcher ces sacrifiants qui lui semblaient à bon droit suspects, se leva, remit son livre dans sa poche et s'assit sur l'avant de la chaloupe.

Les trois hommes avançaient toujours ; ils se parlaient vivement et à voix basse : leurs figures hideuses et flétries exprimaient la convoitise et la brutalité.

Ils n'étaient plus qu'à cinq ou six pas du jeune matelot.

— Halte là ! leur dit ce dernier, que voulez-vous ?

Les bandits se consultèrent.

L'un d'eux répondit en un français à peu près inintelligible :

— Nous voulons le vin et les jambons qui sont là-dedans, et nous les aurons. Nous sommes trois et tu es seul... Ote toi de notre chemin et nous ne te ferons pas de mal...

La matelot était sans armes.

Il saisit un des avirons, et, le brandissant au-dessus de sa tête, il cria d'une voix tonnante :

— Arrière, canailles !

Puis il ajouta, de toute la force de ses poumons ;

— A moi, les Français !... à moi les camarades du *Marsouin* à moi !!!

Il n'avait pas achevé, que déjà les bandits s'étaient précipités sur lui. Deux d'entre eux arrachèrent de ses mains son aviron. Le troisième, se jetant à plat ventre et rampant comme un serpent, le saisit par les jambes et le renversa.

Le Français sentit un genou sur sa poitrine et il vit briller au-dessus de sa tête la lame aiguë d'un long couteau catalan.

Il recommanda son âme à Dieu, puis au lieu de demander grâce il cria pour la quatrième fois, mais d'une voix étouffée :

— A l'aide !... à moi, camarades !...

L'Espagnol répondit par un ricanement sinistre. C'en était fait du matelot sans l'intervention providentielle d'un auxiliaire inattendu.

A peine cette lutte inégale venait-elle de s'en gager, que, le jeune pâtre, armé d'un bâton court et noueux, bondissait sur les agresseurs, avec la souplesse et la foudroyante impétuosité d'un jaguar.

Il frappa de sa massue improvisée le bandit au long couteau, et le renversa sans connaissance sur le sable, ensuite décrivant un moulinet terrible et rapide, il fit reculer les deux autres gredins qui ne se souciaient que médiocrement d'avoir la tête fendue ou les bras cassés.

Tout ceci, bien entendu, ne s'était pas accompli sans beaucoup de bruit.

Les matelots, mis en éveil par le tapage et les appels réitérés de leur camarade, parurent sur le seuil de la posada. Un seul regard les mit au fait, et ils accoururent de toute la vitesse de leurs jambes.

Naturellement les deux bandits ne les avaient point attendus ; ils se dirigeaient vers le cabaret en suivant une ligne courbe, afin d'éviter la rencontre des Français, et en poussant des clameurs bizarres.

Ces clameurs firent sortir de la posada et des massifs touffus de chênes verts qui s'étendaient à l'entour, une douzaine d'Espagnols vêtus de haillons comme les premiers et pourvus comme eux de tournures et de visages médiocrement rassurants.

Les bandits racontèrent en peu de mots ce qui venait de se passer, montrèrent le corps étendu sur le sable, et alors tous ensemble, le couteau à la main, se ruèrent dans la direction du canot, avec ce cri cent fois répété :

— Mort aux Français !...

A l'aspect de ces assaillants nombreux et féroces, les cinq matelots comprirent qu'ils allaient être massacrés sans défense possible et sans miséricorde

s'ils n'avaient le temps de remettre à la mer la chaloupe échouée et de s'embarquer avant l'arrivée des assassins.

L'imminence d'une horrible mort décupla leurs forces ; ils appuyèrent leurs épaules vigoureuses à la proue de l'embarcation, la carène glissa sur le sable, qu'elle entaillait profondément, l'arrière fit jaillir l'eau salée, la chaloupe était à flot.

En ce moment cent pas à peine séparaient les Français et les Espagnols. Ces derniers voyant que la proie convoitée leur échappait, ne couraient plus, ils bondissaient.

Déjà les matelots, assis sur leurs bancs, bordaient les avirons. Seul, le plus jeune d'entre eux n'était pas encore embarqué.

— Hâte toi, Philippe ! lui crièrent-ils, le temps presse !

— Nous sommes des lâches !... répondit le jeune homme ; nous abandonnons à la vengeance de ces misérables ce courageux garçon qui m'a sauvé... qui nous a sauvés tous !...

Et il désignait le pâtre, debout, immobile, appuyé sur son bâton noueux, et impassible en apparence comme un Indien aux oreilles duquel retentit le chant de mort poussé par une tribu ennemie.

— Eh bien ! répliqua l'un des matelots, qu'il vienne avec nous, mais qu'il se hâte !...

Le moment était peu favorable pour entamer un dialogue ; aussi le jeune Français, sans prononcer une parole, saisit le pâtre espagnol à bras le corps, le poussa ou plutôt le porta vers la chaloupe dans laquelle il s'élança avec lui.

Les avirons plièrent alors sous l'effort des bras robustes, et la chaloupe glissa comme une mouette en creusant un sillon écumeux dans la mer tranquille.

Arrivés une ou deux secondes trop tard, les bandits lancèrent aux Français quelques cailloux inoffensifs, qui ne blessèrent personne, et ils exhâlèrent en imprécations et en b'asphèmes leur impuissante rage.

Le jeune matelot avait fait asseoir le pâtre à côté de lui, à l'arrière.

— Comment t'appelles tu ? lui demanda-t-il dans un espagnol de fantaisie.

— José Rovero. Et toi ?

— Philippe Levallant," répondit le Français.

Puis, après un silence, il ajouta :

— Je te dois la vie. Je suis ton ami pour la vie. Donne-moi ta main."

Le pâtre ne comprit pas ces paroles, mais il vit la main tendue vers lui, dans laquelle il mit la sienne en souriant.

Au bout de trois quarts d'heure la chaloupe accostait le *Marsouin*.

Un rapport immédiat fut fait au capitaine des événements que nous venons de raconter.

— Ah ! les gredins ! s'écria le brave homme, vieux loup de mer breton, jadis maître d'équipage dans la marine royale avant d'être capitaine, ah ! les gredins ! Quant au jeune gars, c'est un bon garçon. Amène-le, je vais lui parler."

Deux minutes après, le pâtre franchissait le seuil de la cabine du capitaine.

Ce dernier parlait l'espagnol avec incorrection, mais avec facilité.

Ses premiers mots furent ceux-ci :

— Ma foi, je ne m'en dédis pas, tu es un bon garçon, mon gars... Tu as rendu un grand service à mes hommes, par conséquent à moi, et je m'en vais te donner vingt-cinq piastres."

L'Espagnol secoua la tête négativement.

— Comment, s'écria le capitaine, tu refuses !

— Oui.

— Et pourquoi ?

— Ce que j'ai fait, je ne l'ai pas fait pour de l'argent.

— Je le crois, mais l'argent ne gêne rien...

— Il gênerait pour moi le souvenir de ce que vous appelez un service rendu."

Etonné de ce langage, le capitaine regarda avec plus d'attention son interlocuteur et fut frappé de la beauté de son visage et de la noblesse naturelle de son attitude. Il continua :

— Quel motif t'as poussé, mon gars, à prendre parti pour un Français contre tes compatriotes ?

— Les voleurs n'ont point de patrie... les meurtriers ne sont pas mes frères... D'ailleurs trois hommes en attaquaient un seul... c'était

lâche ! Tant que je le pourrai, je frapperai les lâches, et je me mettrai toujours du côté de la faible contre la force...

— Brave garçon ! murmura le capitaine, brave garçon !

Puis s'out haut :

— Ton nom ?

— José Rovero.

— Ton âge ?

— Dix huit ans.

— Que fais tu ?

— Je suis hidalgo et je mène paître le chèvres."

Ici, nous devons dire, entre parenthèses, que presque tous les Espagnols ont la prétention plus ou moins bien justifiée d'être gentilhommes. Leurs guenilles, bien souvent, leur tiennent lieu de parchemins.

Le capitaine reprit :

— Quelle est la profession de tes parents ?

— Je n'ai plus de parents, je suis orphelin.

— Pauvre gars ! Enfin, où vis tu ?

— Dans une ferme, où je gagne de mon mieux le pain que je mange.

— Tu me parais intelligent. Sais tu lire et écrire, par hasard ?

— Je ne sais rien, mais j'essaye d'apprendre.

— Tout seul ?

— Oui.

— Comment.

— J'ai trouvé un livre, j'étudie les caractères de ce livre, je me donne beaucoup de peine, mais je finirai par savoir...

— Tiens-tu considérablement, mon gars, à retourner dans cette ferme où tu gardes les chèvres ?

— Non, personne ne tient à moi et je ne tiens à personne.

— Si je te proposais de rester à bord de mon navire et de devenir un de mes matelots, accepterais tu ?...

— Oui, plus d'une fois déjà la pensée de m'embarquer m'est venue... On dit que le monde est grand et j'ai envie de voyager...

— Eh bien, c'est une affaire entendue... Je vais te faire inscrire sur les rôles de l'équipage... Viens avec moi..."

Le capitaine quitta sa cabine, emmena José Rovero sur le pont et dit aux matelots :

— Mes garçons, voici un nouveau camarade... L'Espagnol reste avec nous. Qu'on lui donne une jaquette et une culotte... Je triple pour aujourd'hui la ration de vin et d'eau-de-vie, afin que vous puissiez boire à la santé de ce jeune gars !

Un tonnerre d'acclamations accueillit la courte harangue du vieux loup de mer.

José Rovero fut entouré, fêté, embrassé avec enthousiasme.

— N'oublie pas que nous sommes amis, à la vie à la mort ! lui dit Philippe Le Vaillant ; tu es mon matelot... Je t'apprendrai le français, nous ne nous séparerons plus... Ce matin je n'avais pas de frère, maintenant j'en ai un !..."

Dans le langage pittoresque du gaillard d'avant (pour lequel je renvoie mes lecteurs aux romans maritimes de mon ami G. de La Landelle) ces mots, adressés par Philippe Le Vaillant à José Rovero : *Tu seras mon matelot !* avaient une signification plus étendue, peut être, et plus complète que ceux-ci : *C'est entre nous à la vie à la mort !*

En effet, pour les marins de tous les pays, l'expression : *Etre le matelot d'un camarade*, a de tous temps impliqué l'idée d'une affection et d'un dévouement réciproques auprès desquels la classique tendresse d'Oreste et de Pilade, de Damon et Pathyas, de Nisus et d'Euriale, n'était qu'un attachement stérile et froid.

Philippe et José devinrent donc des amis intimes, des compagnons inséparables. Philippe apprit le français à José ; José enseigna l'espagnol à Philippe

Ce dernier appartenait à une famille aisée du Havre. Son père gagnait de l'argent comme constructeur de canots et de chaloupes. L'un de ses oncles, âgé et sans enfants, possédait une petite fortune réalisée dans le commerce, Philippe s'était embarqué à bord d'un navire marchand afin d'apprendre le métier de marin et de se mettre à même de commander par la suite un brick ou une goëlette... Il aimait la mer, il avait de grandes aptitudes commerciales ; il adorait le travail, et

son instruction, sans être complète, était cependant bien supérieure à celle d'un simple matelot.

La soif de savoir dévorait José. Philippe se fit son instructeur, et en moins de quelques mois le jeune Espagnol, doué d'une brillante intelligence et d'une infatigable ardeur, n'ignorait rien de ce que connaissait son ami.

Deux années se passèrent, resserrant de plus en plus les liens déjà si forts et à tout jamais indestructible de l'amitié des deux compagnons.

Au bout de ce temps, Philippe perdit à la fois son père et son oncle, et le double héritage qui lui échut dépassa la somme de cent vingt mille livres, somme insignifiante aujourd'hui, mais considérable à la fin du dix-septième siècle.

Renonçant alors à l'idée de devenir capitaine au long cours, Philippe se fixa au Havre, continua la profession de son père, agrandit ses chantiers et, au lieu de construire des canots, construisit des navires.

Avons-nous besoin de dire que José devint son bras droit, son *alter ego*.

Sous l'habile direction des deux jeunes gens, l'entreprise prospéra. Les capitaux de Philippe se grossirent dans une proportion inespérée et lui permirent de fréter des bâtiments pour son propre compte.

José prit le commandement d'un beau trois-mâts et fit coup sur coup plusieurs voyages dont les résultats furent magnifiques.

Au bout de dix ans, Philippe Le Vaillant passait pour l'un des plus riches armateurs du Havre et il l'était en effet.

Un matin il dit à José :

— Mon ami, nous avons à causer sérieusement. Viens avec moi....

Il le prit par le bras et l'emmena dans son cabinet de travail.

Une certaine expression de solennité mystérieuse, empreinte sur le visage de Philippe, intriguait singulièrement l'Espagnol.

— D'abord, continua l'armateur, il faut que je te consulte à propos d'une chose de la plus haute importance pour moi....

— Une affaire ?....

— Pas précisément....

— Qu'est-ce donc ?

— Tu vas le savoir, mais avant tout promets-moi de me répondre comme tu répondrais à ton frère....

— As-tu besoin de me le demander ? Ne suis-je pas ton frère par le cœur ?

— Tu connais Mlle Gabrielle Valin ?

— La fille du commandant du port ?

— Oui.

— Je la connais.

— Comment la trouves-tu ?

— Charmante.

— As-tu quelquefois entendu parler d'elle, et dans quels termes ?....

— J'ai entendu affirmer que son âme était aussi belle que son visage.

— Si je t'apprenais que Mlle Valin a fait sur moi une profonde impression, que dirais-tu ?....

— Je dirais : tant mieux cent fois !

— Et, si j'ajoutais que je désire en faire ma femme, que me conseillerais-tu ?

— De l'épouser au plus vite !....

— Ainsi, tu donnes ton consentement à ce mariage ?

— De toute mon âme !.... mais tu n'as pas besoin de ce consentement.

— C'est ce qui te trompe.... Jamais je n'épouserais une femme qui n'aurait pas su te plaire et qui, par conséquent, te ferait trouver moins agréable notre intérieur.... Pour une amitié telle que la nôtre je sacrifierais sans hésiter tous les amours au monde....

José trouva cette façon de penser si naturelle qu'il ne songea même point à remercier Philippe.

— Eh bien, poursuivit ce dernier, voilà qui est convenu.... Dès demain je ferai ma demande, et j'ai de fortes raisons de croire qu'elle sera favorablement accueillie.... Maintenant, cher ami, il ne me reste plus qu'à liquider ma situation, chose indispensable au moment d'un mariage, et à régler mes comptes avec toi....

— Tes comptes avec moi ! s'écria José, que veux-tu dire ?....

— La chose du monde la plus simple et la plus juste.... Jusqu'à ce jour tout était commun entre nous, et cela devait être.... Aujourd'hui, c'est différent. Je dois déclarer à mon futur beau-père le chiffre exact de ma fortune, et, par conséquent, je dois rendre cette fortune distincte de la tienne."

José se mit à rire.

— Ma foi, dit-il d'un ton de bonne humeur, voilà une opération d'arithmétique qui ne te coûtera pas beaucoup de travail.... Tu sais aussi bien que moi qu'à l'exception de quelques économies que j'ai pu faire sur les trop considérables appointements que tu me donnais comme capitaine d'un de tes navires, je ne possède exactement rien....

Philippe Le Vaillant se prit à rire à son tour. — Mon pauvre José.... répliqua-t-il, ton erreur est amusante !....

— Mon erreur ?.... je serais curieux de la connaître, mon erreur....

— Rien de plus facile à te satisfaire.... Tu te crois pauvre ?

— Mais il me semble....

— Il te semble mal ! tu es riche, mon bon José, tu es même très riche....

— Moi ?

— Toi, José Rovero, gentilhomme espagnol et mon ami....

— Et, demanda l'interlocuteur de Philippe avec une parfaite incrédulité, d'où me vient cette fortune inattendue et invraisemblable ?....

Elle te vient de la plus légitime, je dirai presque de la plus glorieuse de toutes les sources.... elle te vient de ton travail....

Philippe prononça ces dernières paroles d'un ton si sérieux que José, commençant à comprendre que son ami ne plaisantait pas, le regarda d'un air stupéfait.

— Comment, s'écria Philippe, n'as-tu donc pas encore compris que depuis dix ans tu es mon associé ?

— Ton associé ! moi ? C'est impossible !....

— Pourquoi donc ?

— Tu avais de l'argent et je n'apportais rien....

— Tu n'apportais rien, dis-tu ! Qu'était-ce donc que ton intelligence, ton zèle incessant, ta sollicitude infatigable, ton ardeur de tous les instants ! Ah, tu n'apportais rien ! Tiens, mon pauvre José, voici la première fois de ma vie que je t'entends déraisonner !

— Mais enfin, répliqua l'Espagnol, toutes ces qualités qu'il te plaît de me reconnaître, tu les avais aussi, à un degré au moins égal.... et, de plus tu avais de l'argent....

— De l'argent !.... de l'argent !.... de l'argent ! dit Philippe presque avec colère, décidément ceci devient chez toi un idée fixe, une monomanie ! Tu as résolu de me jeter à la tête, sans trêve et sans relâche, ce misérable argent ! Eh ! bien j'ai prévu le cas ! En établissant le bilan de notre situation, j'ai tenu compte de ce malheureux capital avec lequel tu m'écrases, et, en raison de ce capital que j'apportais, j'ai fondé notre association sur des bases monstrueusement inégales et tout à fait à mon avantage, bien entendu ! Selon la justice et l'équité, la fortune acquise en commun devrait se partager par moitié.... Au lieu d'agir ainsi je fais trois parts, j'en garde deux.... Qu'en dis-tu ?.... Tu vois bien que je te dépouille !....

— Enfin, demanda José, cette part que tu prétends m'imposer, de combien est-elle ?....

Philippe ouvrit un immense in-folio à coins de cuivre, posé devant lui sur le bureau.

De formidables colonnes de chiffres s'alignaient sur toutes les pages.

L'armateur posa son doigt sur le dernier de ces chiffres, celui qui les résumait tous en lui seul.

— Notre maison possède, à l'heure qu'il est, trois millions, dit-il. Donc, ta part est d'un million.

José bondit sur son siège.

— Un million ! répéta-t-il à quatre reprises, et toujours avec une intonation de plus en plus haute, tu veux me donner un million !....

Philippe frappa le lourd in-folio d'un coup de poing qui fit trembler la table qui le supportait.

— Et ! mordieu ! s'écria-t-il, tu n'es pas Espagnol pour rien ! Combien de fois faudra-t-il te répéter, hidalgo têtue, que non-seulement je ne te donne rien, mais encore que je retiens une large

part de ce qui t'appartient légitimement !....

— Tu diras tout ce qu'il te plaira de dire ! répliqua José, mais je sais bien, moi, que je ne veux pas de ce million, et que je ne l'accepterai jamais !

— Ecoute moi, mon ami ! fit l'armateur après un moment de silence, d'un ton grave et d'une voix émue, nous voici à une heure solennelle d'où tout notre avenir va dépendre.... Une seule chose en ce monde pourrait nous désunir.... c'est celle qui se passe en ce moment.... Aussi vrai que je donnerais ma vie pour toi, je te jure que si tu persistes dans ton refus, je ne crois plus à ton affection, puisque, au lieu de tendresse et de fraternité, je n'aurai trouvé qu'orgueil et égoïsme dans ton cœur !

José courbait la tête.

— Acceptes-tu ? reprit Philippe.

— J'accepte, reprit l'Espagnol, j'accepte puisqu'il le faut.... mais c'est dur !....

— Ce n'est pas tout encore.... poursuivit l'armateur

— Quoi ! s'écria José avec épouvante, vas-tu donc m'imposer un second million ?

— Non, mais je vas t'imposer de me croire quand je te dirai : Mon ami, sur mon honneur et sur mon affection je t'en fais le serment, si l'un de nous est obligé de l'autre, c'est moi ?

Quelques semaines après la scène que nous venons de raconter, Philippe se mariait et José reprenait la mer pour le compte de la maison Le Vaillant et Rovero, avec un beau trois-mâts tout neuf baptisé *le Marsouin*, en souvenir de la plage de Cadix et du navire sur lequel Philippe et José avaient été matelots jadis.

Laissons s'écouler de nouveau un laps de cinq ou six ans.

Dans un de ses lointains voyages, l'Espagnol, venu à la Havane pour y prendre une cargaison de sucre, eut l'occasion de rencontrer la fille de l'un des plus riches planteurs de la colonie.

Lola était admirablement belle. José en devint éperdument épris et la demanda en mariage.

Cette demande fut agréée, à la condition expresse que José réaliserait sa fortune et se fixerait à la Havane aussitôt après le mariage.

Cette condition, qui plaçait fatalement l'Espagnol entre son amour pour Lola et son affection pour Philippe, lui brisa le cœur. Il repartit pour la France sans avoir eu la force et le courage de prendre une décision irrévocable.

Philippe, qui le vit pâle et changé, l'interrogea et apprit la vérité tout entière.

— Ami, lui dit-il, tu ne dois pas hésiter.... Désormais, pour toi, le bonheur est là-bas.... Reprends ta fortune, qui s'est doublée depuis six ans, épouse cette charmante Lola qui t'aime comme tu mérites d'être aimé. Ne m'oublie jamais, et conserve l'espoir, ainsi que moi, que nous nous reverrons encore....

Au bout d'une semaine, l'association était dissoute, les deux amis s'embrassaient en pleurant, et José s'embarquait pour la Havane, désolé et joyeux tout à la fois, en emportant deux millions.

Il épousa Lola. Il fonda d'immenses chantiers de constructions, ses vaisseaux couvrirent les mers, et ce fut enfin par le chiffre dix qu'il lui fallut compter ses millions.

A suivre

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecour

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Cl-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7283.

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

EXPÉRIENCE PERSONNELLE

Edward Hanlan, champion des rameurs, dit : Contre les douleurs musculaires, j'ai trouvé que l'Huile de St-Jacob était un remède de confiance. Les résultats que j'en ai obtenus sont des plus efficaces, et c'est avec plaisir que je le recommande d'après une expérience personnelle.

NOTRE PLUS GRAND ENNEMI

Notre climat canadien fait tous les ans un nombre incalculable de victimes qui, cependant éviteraient des résultats fâcheux avec un tant soit peu de bonne volonté. On a grandement tort de n'attacher généralement aucune importance à un simple refroidissement, car il arrive souvent que faute de soins immédiats, ces légères indispositions engendrent de graves affections. La Toux, l'Enrouement et tous les maux de gorge dégèrent à failliblement en bronchites et même en consommation si l'on n'y prend garde. Un spécifique sans rival pour ces maladies en même temps qu'un expectorant et un calmant, c'est le *Sirop de Tolu, Sénéga et Gomme d'Épinette* du Dr Ed. Morin. Vendu partout.

A. BONNIN & G. MANN

Ingenieurs Civils et Architectes

Chambre 213 et 214. Tel. Bell 2346.

EDIFICE DE LA NEW-YORK LIFE

PRENEZ LE REMÈDE DU DR SEY

LE GRAND REMÈDE FRANÇAIS contre la **DYSPEPSIE**, les **AFFÉCTIONS BILÉES**, la **CONSTIPATION** et toutes les maladies de l'**ESTOMAC**, du **FOIE** et des **INTESTINS**.

Chez tous les **PHARMACIENS**.

Prix : \$1.00

BAUME NASAL

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes ses phases.

SOULAGE, NETTOIE, GUÉRIT.

Soulage à l'instant, Guérit pour toujours, Infaillible.

Plusieurs soignées maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que : Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats glaireux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est que vous avez le Catarrhe ; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau mal soigné résulte en un Catarrhe, suivi consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou enroulé, frais de poste payé sur réception du prix (écarts de \$1.00) en adressant

FULFORD & CO., Brockville, Ont.

CATARRHE



Si vous avez besoin d'acheter un beau set de salon à bon marché, rendez-vous chez

F. LAPOINTE

il en a depuis \$20 00 à \$250.00. Tous ceux qui ont visité notre établissement s'accordent à dire qu'ils n'ont vu rien d'aussi beau à l'exposition. Vous trouverez à nos magasins le plus beau et le plus grand choix de meubles de toute la ville, à des prix défiant toute compétition. Une visite vous convaincra. Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

F. LAPOINTE, 1551, Ste-Catherine

(Troisième porte de la rue St-André)

Restaurateur de Robson.



Marque de Commerce.

Pourquoi permettre à vos cheveux gris de vieillir prématurément quand, par un usage judicieux du RESTAURATEUR DE ROBSON, vous pouvez facilement rendre à votre chevelure sa couleur naturelle et faire disparaître ces signes d'une dégradation précoce ? Non seulement le restaurateur de Robson restitue aux cheveux leur couleur naturelle, mais il possède de plus la précieuse propriété de les assouplir, de leur donner un lustre incomparable, et de favoriser leur croissance, qualités que ne possèdent pas les teintures à cheveux ordinaires.

Cette préparation est hautement recommandée par des personnes compétentes, plusieurs médecins et autres.

En vente partout—50 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire.
Joliette, P. Q., Canada.

OXYR Guérit les nerfs et le cerveau ; c'est-à-dire le siège des principales maladies : La dyspepsie, la consommation, le manque de force, les erreurs de jeunesse, la maladie de cœur, de foie, des reins ; donne une vie nouvelle à tout le corps. En vente chez **S. LACHANCE 1530, rue Ste-Catherine.** Ou envoyer sur réception du prix 35c. **OXYR AG'Y, P. O., box 748, Montreal, P. Q.**

25, rue St-Pierre, Montréal

Montréal, 19 Janvier 1891.

J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M. D.,

Mon cher Monsieur. — Je me fais un devoir de témoigner de l'excellence de votre *Sirop de Térébenthine*. Je m'en suis servi pour le traitement d'une laryngite aigue dont je souffrais depuis plus de neuf ans. Une seule bouteille m'a complètement guéri. Veuillez agréer mes remerciements

Votre tout dévoué,

C. A. M. PARADIS, Ptre, O. M. I

HARTSHORNS
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS
Beware of Imitations.
NOTICE
AUTOGRAF OF
Stewart Hartshorn
AND GET
THE GENUINE
HARTSHORN
Insist upon having the HARTSHORN.
SOLD BY ALL DEALERS.
Factory, Toronto, Ont.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS.

LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS

1611, RUE NOTRE-DAME

Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature articles de fantaisie, objets de piété, blanc, l'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET EVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées

LADIES

AUX DAMES.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes ; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la maille \$1.00. Détails complets (scellés), 3 cts. **THE LANE MEDICINE CO., Montréal, Canada.** En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Bleury.

ANNONCEURS

Si vous désirez annoncer quelque chose en tout temps écrivez à **GEO. P. ROWELL & Co., No. 10 Spruce St., New-York.**

Toute personne ayant besoin d'information sur la meilleure manière d'annoncer ferait bien de se procurer une copie du *Book for Advertisers*, 368 pages, envoyé franco sur réception d'une piastre.

Ce livre contient une soignée compilation des meilleurs journaux et publications et une foule d'informations sur les prix et autres choses qui touchent aux affaires d'annonces. — Adresse : **ROWELL'S ADVERTISING BUREAU, 10 Spruce St., N. Y.**

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour à cheveux lurs. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

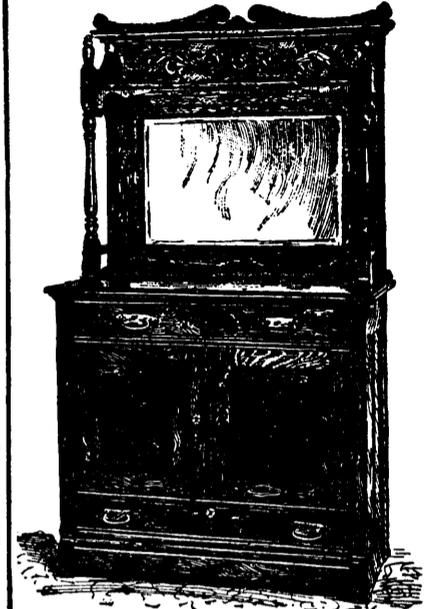
HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
199 rue St-Jacques



C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent General Pour le Canada, - MONTREAL.

RENAUD KING & PATERSON
-- 652, RUE CRAIG --

Meubles ! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE
Seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal. Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

ÉCOLE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

E. LEFEBVRE

Artiste-peintre.

No 62, rue St-Jacques, Montréal

PACIFIQUE CANADIEN

Les trains quittent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 7.50 a.m. *\$11.45 a.m., 4.15 p.m.
Portland, Boston, —\$9.00 a.m., *\$8.15 p.m.
Toronto—\$9.20 a.m., *\$8.45 p.m.
Detroit, Chicago, etc. *\$8.45 p.m.
St. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., *\$11.45 a.m.
Montréal Jct, St-Anne, Vaudreuil, \$9.20 a.m., 12.30 p.m., 4.15 p.m., 5.15 p.m.
6.15 p.m., *\$8.45 p.m.—11.20 p.m. samedi seulement.—Samedi 1.30 p.m. au lieu de 1.30 p.m.
St-Jean, Sherbrooke, \$9.00 a.m. 4.00 p.m. *\$8.30 p.m.
Winchester, \$9.20 a.m. 5.15 p.m. *\$8.45 p.m.
Newport, *9.00 a.m., 5.45 p.m., *\$8.15 p.m.
Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., *\$8.30 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

Québec, *8.25 a.m., \$8.30 p.m. et \$10.00 p.m.
Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.
Ottawa, \$8.50 a.m., 4.40 p.m. \$8.40 p.m.
Winnipeg et Vancouver, \$8.40 p.m.
St-Lin, St-Eustache 5.30 p.m.
St-Jérôme, 8.50 p.m., 5.30 p.m.
Ste-Rose et Ste-Thérèse—8.50 a.m., 3. p.m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. 6.20 p.m.—Sam. 1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.

† Samedis exceptés. * Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué. † Chars-palais et chars-dortoirs. † Les trains laissant Montréal les samedis ne font point connection † Dimanches seulement.

BUREAUX des BILLETS à MONTREAL

266, rue St-Jacques et aux Gares

"German Syrup"

REMEDE POUR LE GROUP ET LA TOUX

Pour les enfants il faut qu'un remède soit absolument sûr. Il faut qu'une mère ait autant de confiance à ce remède qu'à son livre de prière. Il faut que ce remède soit sans ingrédients incertains, violents ou dangereux. Il faut qu'il soit sans reproches tant dans son matériel que dans sa fabrication. Il faut qu'il soit facile à administrer, facile et plaisant à prendre. Il faut que l'enfant l'aime. Il faut qu'il soit prompt dans ses effets, soulageant immédiatement, comme les maladies des enfants viennent vite, augmentent vite, et finissent d'une manière fatale ou autrement en très peu de temps. Il ne faut pas seulement qu'il les soulage vite, il faut aussi qu'il les guérissent promptement, parce que la constitution des enfants perd sa force quand ils sont enfermés trop longtemps. Il faut que ce remède soulage avec de petites doses. Pour un enfant, une grande quantité de remède n'est pas nécessaire. Il ne faut pas que ce remède diminue l'appétit ou la santé de l'enfant. Toutes ces considérations s'appliquent aux grandes personnes comme aux enfants, et font du Sirop Allemand de Boschee, le remède favori des familles. (3)

MAISONS RECOMMANDEES

NEW-YORK

Hôtel Lantelme

40 Union Square—Maison Française de 1ère ordre, Prix modérés

HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.

J. P. MARTEL, Prop. Montréal

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT-JACQUES - 180

Edifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Élévateur de plancher Chambre 8 et 4

A. FREYFONTAINE,

ARCHITECTE

Successeur de feu Victor Bourgeau
12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,

Architecte et Mesureur

807, RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Delorimier et Parthenais
Montréal

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

187, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,

ARCHITECTES

Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial

107, RUE SAINT-JACQUES

Télé. Bell 1800 MONTRÉAL

THIS PAPER may be found on the 2d Sec. by
Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (28 Spruce St.), where advertising rates may be made up to the 1st of Dec. 1913.

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Echecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

No 17.—LOGOGRIPE

Avec mes tête et cœur, couverte d'oripeaux, Retrouver, par la décomposition de la
En temps de carnaval, j'agite mes grelots, phrase suivante le nom d'un département
Et sans tête ni cœur, je suis un volatille de France et de son chef-lieu.
Chez lequel chair, plume, graisse, tout es: (utile.)

No 18.—PASSE-TEMPS

VIENS, TOI, PEFINE

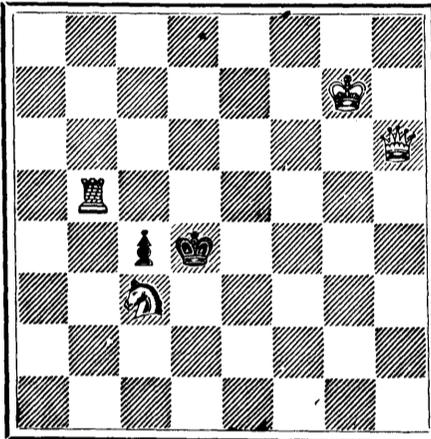
No 19.—CHARADE

L'un plait, frappe, séduit par son éclat trompeur,
L'autre offre de nos jours la passagère image.
Accablé sous le tout, à grands flots la sueur,
Malheureux portefaix, inonde ton visage.

PROBLEME No 10

Composé par M. C. Cochet, Saint-Malo, France

Noirs—2 pièces



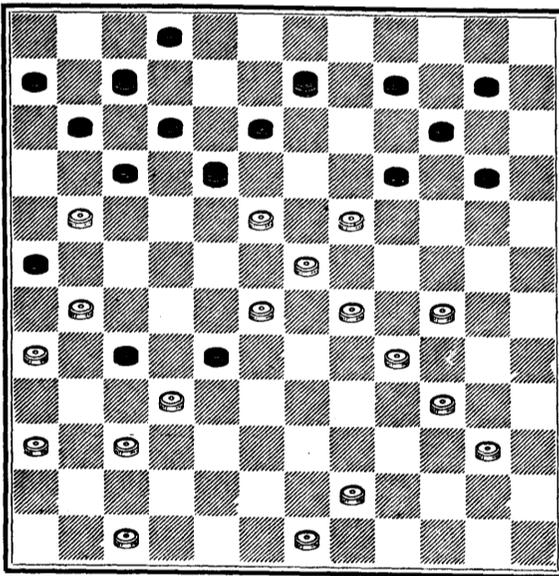
Blancs—4 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

PROBLEME DE DAMES No 10

Composé par M. F. Vermette, Montréal.

Noirs—17 pièces



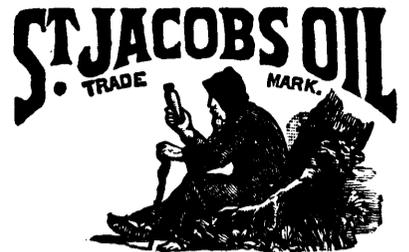
Blancs—18 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES No 9 SOLUTION DU PROBLEME D'ÉCHECS No 9

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
33 à 26	20 à 46	1 T 2 TD	1 R pr F
31 à 25	56 à 39	2 D 7 F D, échec et mat.	1 R 4 F
32 à 28	39 à 31	Si :	1 F pr D
55 à 49	44 à 55	2 C 8 D, échec et mat.	1 C joue
71 à 64	31 à 59	Si :	
53 à 3	42 à 53	2 C 8 D, échec et mat.	
3 à 13	55 à 61	Si :	
13 à 39	61 à 68	2 C 8 D, échec et mat.	
39 à 12	18 à 5		
24 à 18	68 à 24		

18 à 29 partie gagnée
SOLUTION.—No. 16, le mot est : Dés.
Problème de Dames No 9.—MM. J. A. Bleau, N. Duguay, Montréal ; un Amateur, G. Trouver (Nos 8 et 9), W. B. de Groisbois, Ottawa ; F. Vermette, Montréal.
Solution des jeux d'esprit.—Mlle Eva Jobin, Québec ; Ludger Hamel, Ancienne Lorette ; Hector de Galvustineau, Manoir St-Joseph Beauce ; Mlle G. Vézina, Charles Lamontagne, Ah Delorme, Montréal ; Dame Louis Delorme, St-Henri ; A. A. Des-Rochebeunes, St-Joseph, Beauce.



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT : RHUMATISME

NÉVRALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO, DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX, MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS, MAUX DE GORGE, ENROUEMENT, ENGELURES, ENTORSES, FOULURES, CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.
THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

MAISON BLANCHE

65 RUE ST-LAURENT

Ouverture de marchandises d'automne et d'hiver, valeur extra, achetées à des prix excessivement bas.
Venez voir nos prix et vous serez satisfait.

Nul Remède Universel

N'a encore été découvert ; mais, comme au moins les quatre cinquièmes des maladies humaines ont leur source dans l'Impureté du Sang, une médecine qui restaure ce fluide à une condition saine arrive presque à être une cure universelle. La Salsepareille d'Ayer agit sur le sang dans toutes les périodes de sa formation, et est, par conséquent, adaptée à une plus grande variété de maladies qu'aucune autre médecine connue. Les

Furoncles et les Boutons

Qui résistent à un traitement ordinaire, cèdent à la Salsepareille d'Ayer après un essai comparativement court.

Mr. C. K. Murray, de Charlottesville, Va., écrit que durant des années il était affligé de furoncles qui lui causaient beaucoup de souffrances. Ceux-ci furent suivis de boutons rouges dont il avait plusieurs à la fois. Il commença alors à prendre de la Salsepareille d'Ayer, et après en avoir pris trois flacons, les boutons disparurent, et depuis six ans il n'a pas eu même l'apparence du moindre petit bouton.

Cette insidieuse maladie, la Scrofule, est la cause fertile d'innombrables maux, la Consomption étant l'un de plusieurs également fatals. Les éruptions, les ulcères, le mal aux yeux, la faiblesse et l'épuisement des muscles, un appétit capricieux et autres maux semblables, sont presque des indications certaines d'une infection scrofuleuse dans le système. Beaucoup de figures, qui autrement seraient belles, sont défigurées par des boutons, des éruptions, de vilaines pustules, qui proviennent de sang impur, montrant le besoin de la Salsepareille d'Ayer pour remédier au mal.

Tous ceux qui souffrent des désordres du sang devraient essayer de la Salsepareille d'Ayer—éviter de se servir de toutes poudres, onguents, lotions, et spécialement de compositions bon marché et sans valeur, lesquelles, non seulement, manquent d'effectuer une guérison, mais plus fréquemment aggravent et confirment les maladies que des annonces mensongères promettaient de guérir.

Ayer's Sarsaparilla,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendue par tous les Pharmaciens. Prix \$1; six flacons, \$5.

ANNONCE DE John Murphy & Cie

Nouveaux Arrivages

BOAS ! BOAS ! BOAS !

Boas français Plumes de Coq, le boa le plus recommandé sur le marché. Comme article de toilette et de confort, ce boa est très chaud et n'accasionne aucune transpiration, ce qui lui donne la supériorité sur tout autre boa.

BOA PLUMES DE COQ

\$1.75, \$2.50, \$5.00, \$7.50, \$9.00, \$19.50 \$25.00, \$40.00 chaque chez

JOHN MURPHY & CIE.

Garnitures en plumes de coq. Dans toutes les nuances. Dans tous les prix. Passementeries en soie, mohair, or, argent, acier, etc., tous les prix.

CHIFFONS ! CHIFFONS !

Chiffons pour 10c, 12c, 17c, 22c, 40c, \$1.25 la verge, de toutes les couleurs.

MOUCHOIRS

Mouchoirs en soie (avec initial), toutes les qualités, tous les prix.

Lignes spéciales des mouchoirs pour dames, vendus 1/4c, 3/4c à \$4.50 chaque.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces. Pour PORT HURON, DETROIT, CHICAGO et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre. Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c; Circassienne, valse, G. Marcailhou, 20c; Heroïne, valse, W. H. Ashley, 20c; Ida, caprice masurka, Pyllemann, 20c; Marionette, polka, F. Behr, 20c; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst 20c; Race Course, galop, C.-D. Blake 20c; Marche Fantastique, A. Latour 15c Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c; Chautauqua lake, valse, W. Baker, 10c; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c; Dream of love, rêverie à la masurka, E. Mack, 10c; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué 11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. Yox,

1898 rue Sainte-Chatherine.

Le Musée des Familles, publication bimensuelle. Conditions d'abonnement: Un an (à partir du 1er janvier 1899): Paris, 14 francs, Département, 16 frs; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave 15, rue de la Harpe, Paris (France)

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE "WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$1,001,923 57 Sécurité pour les assurés..... 1,916,126 50

BUREAU A MONTREAL, 114 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français.

J. E. ROUPE & Co., Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

37278

Les dyspeptiques ont besoin d'une alimentation nourrissante, de digestion facile.

LE

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Contient tous les principes premiers du Boeuf dont la digestion est rendue aisée pour les estomacs mêmes les plus faibles.

J.P. Bourdeau

Importateur et Fabricant de Chapeaux et Fourrures de tout Genre

97-RUE SAINT-LAURENT-97

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

TIRAGE EN OCTOBRE 1891 le 7 et 21

3124 LOTS VALANT..... \$52,740 GROS LOT VALANT..... \$15,900

Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandes des circulaires à

S. E. LEFEBVRE, Gérant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit: "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Fermale's Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS, Agents pour le Canada.

COOKS FRIEND BAKING POWDER

DE W. D. McLAREN

Est la plus économique

LAURENT LAFORGE & BOURDEAU MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos HARDMAN, de N.Y., et MANHALL & WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix de PIANOS et ORGUES fabriqués en Canada. Catalogues expédiés sur demande. Accords et réparations faits à ordre. Une visite est sollicitée aux salles

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1297

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes. Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres. Savon No 8—Contre les taches de rousseur et le masque. Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure. Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17. Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES Saint-Eustache, P.Q.

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1878, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1896

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

"Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Commissionaires: N. M. Walmaley, Prés. Louisiana National Bk; Pierre Lemaux, Prés. State National Bk; A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk; Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensue.

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 10 NOVEMBRE 1891

PRIX CAPITAL . . . \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

Table listing prizes: 1 PRIX DE \$300,000 est. 100,000 est. 1 PRIX DE 100,000 est. 50,000 est. 1 PRIX DE 50,000 est. 25,000 est. 2 PRIX DE 25,000 est. 10,000 est. 5 PRIX DE 5,000 est. 25,000 est. 25 PRIX DE 1,000 est. 25,000 est. 100 PRIX DE 500 est. 50,000 est. 500 PRIX DE 200 est. 100,000 est.

PRIX APPROXIMATIFS

Table listing approximate prizes: 100 PRIX DE \$500 sont. 50,000 est. 100 PRIX DE 300 sont. 30,000 est. 100 PRIX DE 200 sont. 20,000 est.

PRIX TERMINAUX

Table listing terminal prizes: 500 PRIX DE \$100 sont. 50,000 est. 500 PRIX DE 100 sont. 50,000 est.

2,124 prix se montant à..... \$1,054.80

PRIX DES BILLETS:

Billets complets, \$20; Demis, \$10; Quarts, \$5; Dixièmes \$2; Vingtième \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$55. Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons touses frais, et nous payons tous les frais d'Express nos BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adresses: PAUL CONRAD, NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais nos lettres CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1896.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 18 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1894, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mille neuf cent dix-neuf.